

JACQUES PONNIER

Mon cours de  
**Philosophie**

**TOME 2**

**PERCEPTION ET IMAGINATION  
CONSCIENCE ET INCONSCIENT**

*Libres d'écrire*

## **Mon cours de philosophie : Tome 2**

### **Perception et imagination, Conscience et inconscient, le sujet : première approche.**

© 2016. Jacques Ponnier.

Tous droits réservés.

Versions eBooks réalisées par [IS Edition](#), Marseille.

ISBN (versions numériques) : 978-2-36845-163-2

*Le Code de la propriété intellectuelle n'autorisant, aux termes de l'article L 122-5, d'une part, que les "copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective" et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, "toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite" (art L 122-4).*

# AVANT-PROPOS

## Présentation de l'ouvrage

Voici donc la suite du texte correspondant à mon enseignement de la philosophie en classe terminale, l'année 2012, pour terminer le premier trimestre.

## Un mot sur l'auteur

Je ne reprends pas le récit de mon parcours, que vous avez lu dans le tome I. Vous pouvez de toutes manières taper mon nom sur le net et consulter mon site Facebook ([Jacques Ponnier](#)) et mon blog ([jponnier-philosophie-psychanalyse.com](#))<sup>1</sup>.

Je rappelle simplement que je suis agrégé de philosophie et docteur d'Etat en psychanalyse (université Paris VII), que j'ai une formation de psychanalyste (psychanalyse personnelle et séminaires techniques) et que j'ai publié huit livres.

Je vais vous parler un peu de ces livres. Vous pourriez me dire que cela ne concerne pas ce cours de philosophie, mais c'est tout le contraire.

D'abord, construire un cours digne de ce nom demande un niveau philosophique nettement plus élevé que celui que l'opinion attend d'un professeur du secondaire, car le cours de philosophie ne regarde pas en arrière vers la classe de première, mais en avant, vers les classes préparatoires et l'université. Sinon, c'est perdu d'avance. Cela contrairement, évidemment, aux pseudo évidences des responsables de l'Education Nationale, dont je dirai un mot

---

<sup>1</sup>. Il y a même une vidéo sur Youtube, publiée par L'Harmattan. Je rappelle aussi que le tome 1 est en vente sur la librairie de [IS Edition](#), en édition numérique bon marché et en édition papier plus onéreuse.

plus bas. Un doctorat et huit publications prouvent ce niveau. Bien entendu, il n'est pas nécessaire d'avoir publié pour l'avoir, Dieu merci<sup>2</sup>, mais cela ne fait pas de mal. Je puis vous assurer que les jeunes sentent parfaitement si vous ronronnez à votre niveau de confort ou si vous faites constamment effort pour vous dépasser et les entraîner avec vous. Ils ne vous le font pas dire.

Ensuite le cours de philosophie est évidemment différent de ces publications, il a pour projet de traiter exhaustivement un programme avec toutes les ressources de la pédagogie, mais il est nourri par elles et elles permettent souvent de l'approfondir. Malgré 600 pages pour quelques questions il est impossible de tout dire. Cet approfondissement sera recherché par ceux que la préparation au baccalauréat n'accapare pas totalement. Les candidats au baccalauréat seront évidemment encouragés à lire de la philosophie, mais, s'ils n'y parviennent pas, il leur suffira de lire plusieurs fois ce cours en le surlignant et ils seront fins prêts.

Par ailleurs, les publications montrent la présence d'une problématique générale chez celui qui enseigne, ce qui est le propre de la démarche philosophique : chacun doit s'efforcer de repérer les questions les plus essentielles, celles qui dominent tout le reste. Il n'y aurait pas pire qu'un cours mécanique récitant la philosophie sans chercher à l'interroger et à la penser. Un résumé de mes livres suffit à faire voir la mienne.

Enfin, je ne résiste pas au plaisir de parler un peu de philosophie avec vous, avant que vous ne commenciez à lire ce tome du cours.

Voici donc mes publications, dans l'ordre chronologique, avec quelques commentaires :

- *Karl Marx, Différence de la philosophie de la nature chez Démocrite et chez Epicure et Travaux préparatoires*, Ducrot 1970. C'était la première traduction française des *Travaux* et une amélioration de la traduction existante de la Thèse. Il s'agit d'un Karl Marx qui n'était pas encore... marxiste ! Ce texte est passionnant car il se débat avec la question de l'individu et du

---

2. J'ai de merveilleux collègues qui n'ont pas publié, mais qui prennent la philosophie à cœur et en lisent constamment.

collectif, question qui n'a cessé de hanter le théoricien du communisme qu'il est devenu ensuite.

- *Nietzsche et la question du moi*, PUF 2000 et L'Harmattan, 2008. Après une longue interruption due au début de ma carrière de professeur et à ma psychanalyse personnelle, j'ai produit ma thèse de doctorat, sous la direction de Jean Laplanche, un des rares qui a eu quelque chose à dire en psychanalyse. Le propos était ambitieux : rééquilibrer la théorie psychanalytique au profit de la problématique du narcissisme et montrer la pertinence de cette modification en proposant une lecture de l'ensemble de l'œuvre de Nietzsche ressaisie à partir de la question du moi. Cela me permettait de montrer la fécondation mutuelle d'un grand penseur et du fondateur de la psychanalyse. Malheureusement, l'ouvrage faisait plus de 700 pages et était impubliable. Il a fallu le diviser en deux livres, ce que j'ai toujours regretté. *Nietzsche et la question du moi* contient mon interprétation de la philosophie du penseur de la volonté de puissance. J'y détruis l'idée d'une conception unitaire et synthétique de Nietzsche, montrant que ses écrits s'inscrivent dans un parcours qui le mène d'une position philosophique remarquablement lucide à cette théorie ultime de la volonté de puissance qui est à la fois plus ou moins prénazie (oui, malheureusement, c'est vrai !) et prépsychotique, le ressort de ce trajet étant l'aspect irrationnel et contradictoire du narcissisme qui fonde l'humanité. La seconde édition, refondue et améliorée, isole plus clairement ce Nietzsche philosophiquement pertinent, celui d'*Humain, trop humain*, du Nietzsche qui sera détruit par ses contradictions.

- *Narcissisme et séduction*, Economica, 2003, est donc le pendant de *Nietzsche et la question du moi*. Il s'agissait de mettre au premier plan le narcissisme et de montrer, que, comme la pulsion, il se fonde sur une séduction, la séduction de l'idéal, pour laquelle j'ai proposé le concept de « séduction narcissique ».

- *Le temps et le moi*, Economica 2006, a fait un pas de plus dans la direction du rééquilibrage de la théorie psychanalytique : Freud ayant reconnu que le temps était une grave offense au narcissisme, j'ai cherché à savoir dans quelle mesure il prenait en compte l'irréversibilité du devenir et l'idée de la mort et s'il admettait que la crainte de la mort ait une efficacité inconsciente.

Le lecteur a pu constater que son attitude était, sur ce point, ambiguë, mais que ce qui est certain c'est que la place du temps, et donc de la question philosophique de l'être, est loin d'être inexistante en psychanalyse freudienne, comme beaucoup le croient.

- *L'Autre en question*, Economica, 2008, est une réflexion philosophique sur la question de l'altérité d'autrui. Il était logique que j'en vienne à ce thème, puisque, avec l'idée de séduction narcissique, je faisais dépendre le « moi » de la relation du sujet avec son idéal. Jean Laplanche m'a reproché de parler de séduction à propos du narcissisme, estimant que l'autre du narcissisme n'est pas l'autre véritable, le grand Autre de Lacan, mais seulement le petit autre, l'autre spéculaire qui n'est qu'un redoublement du moi.

Il fallait donc affronter cette redoutable question de l'Autre. Or c'est à ce moment-là que mes efforts pour devenir lacanien ont définitivement cessé. Je lisais le *Séminaire* et les *Ecrits* tous les ans et j'étais de moins en moins convaincu. Il m'est apparu que la pensée de Lacan n'existait tout simplement pas car il était incapable de clarté et de distinction et fonctionnait par *condensations*<sup>3</sup> de concepts qui, voulant tout dire, ne voulaient rien dire. Alors, pour vérifier cette impression, je me suis plongé dans le *Séminaire V*, qui est une sorte de manifeste lacanien car il tente de fonder le concept de signifiant sans signifié à partir, notamment, d'une lecture de deux ouvrages de Freud, *La psychopathologie de la vie quotidienne* et *Le mot d'esprit dans ses rapports avec l'inconscient*. Ma lecture patiente fut accablante : le cas « *Signorelli* » interprété n'importe comment, et, surtout, la complexité extraordinaire de l'analyse freudienne du mot d'esprit ramenée *exclusivement* au jeu enfantin avec les mots qui n'est, chez Freud, qu'un préliminaire au trait, qu'un déclencheur, l'essentiel se passant ailleurs ! Si on ajoute une

---

<sup>3</sup>. J'explique dans ce tome ce qu'est la condensation chez Freud : un amalgame d'images mentales sans autre rapport entre elles que la ressemblance et le voisinage, typique du « processus primaire » c'est-à-dire d'une pensée primitive située au plus loin du raisonnement philosophique et scientifique.

« analyse » rocambolesque du fantasme « un enfant est battu » qui veut absolument y voir du masochisme alors qu'il n'y en a pas une trace, être battu étant ici une exigence de vengeance ou une demande d'amour, et qui interprète ce supposé masochisme comme « la barre du signifiant » infligée au sujet pour le faire être, on est définitivement édifié<sup>4</sup>.

Que fallait-il, dès lors, que je fasse ? Ne rien dire contre l'idole, rentrer dans le rang du psychanalytiquement correct ?<sup>5</sup> Cela aurait été indigne et, par ailleurs, j'ai l'avantage, à mon âge, de publier ce que je veux, je n'ai absolument rien à gagner ni à perdre du point de vue d'une quelconque carrière. L'université a refusé de m'employer, me préférant des gens au dossier pesant dix fois moins lourd que le mien, eh bien tant pis, cela m'a permis de rester en la compagnie de ces jeunes lycéens que j'apprécie tant pour leur spontanéité et leur désir de réfléchir<sup>6</sup>.

Je reviens à ce livre : après le règlement de comptes avec Lacan, j'ai une nouvelle fois relu Freud sous l'angle de la question de l'autre. Et j'y ai trouvé une pensée beaucoup plus complexe et nuancée qu'on ne le dit. Et, dans l'ensemble, une pensée de bon sens. Alors, évidemment, le bon sens, cela manque de brillant,

---

4. Ce n'est qu'un tout petit échantillon des contresens (sur Freud et tous les auteurs qu'il citait, voyez Marx, voyez Pascal dans *D'un Autre à l'autre* !) et des approximations qui font l'étoffe du *Séminaire* de Lacan, tel que J-A. Miller nous l'a livré. Mais, comme c'est la même chose pour les *Ecrits*, il n'est sans doute pas en cause.

5. En effet, ceux qui, venus de Lacan, prétendaient ou prétendent prendre des distances avec lui, voire le critiquer (comme Laplanche ou Patrick Guyomard), persistent en fait à l'idolâtrer et fustigent ceux qui, comme moi, veulent dire *toute* la vérité. François Roustang l'a dite aussi, dans *Lacan, de l'équivoque à l'impasse*, il a été vite oublié. Je ne parle pas de Borch-Jacobsen, très pertinent dans *Lacan, le maître absolu*, car cet auteur est ensuite devenu hargneux contre la psychanalyse dans son ensemble et de mauvaise foi. J'en parle dans ce tome.

6. Cette franchise m'a tout de même fait perdre l'amitié de gens que j'aimais bien, et cela c'est triste.

cela ne fascine pas comme des énigmes incompréhensibles tirant vers le mysticisme. C'est simplement, parfois, la vérité.

Mon opinion est que Freud, avec l'exploration de l'inconscient, avait sa ration d'énigmes ! Il n'allait pas encore en introduire *dans la théorie* de cet inconscient. Non, cette théorie est claire et distincte, lisez *Métapsychologie*, mais aussi pratiquement toute l'œuvre, à commencer par cette *Esquisse d'une psychologie scientifique* dont Lacan donne une version saugrenue : il veut faire dire à Freud que le premier autre n'est pas le monde mais autrui et que cet autre est un « absolument Autre », impensable car échappant à la fois à l'imaginaire et au signifiant, alors que Freud dit, au contraire, que le premier autre est le monde, qu'autrui tire son altérité de cette altérité du monde et que cette altérité n'est pas absolue car nous pouvons forger des concepts scientifiques capables d'en rendre compte en grande partie. Pouvait-on aller plus loin dans l'erreur ou la mauvaise foi ?

Donc, Freud pense l'autre homme comme un être à la fois semblable et différent. C'est notamment le cas de la femme, qu'il est loin de rabaisser autant qu'on ne l'a cru. Bon, là, il faut faire la part des choses : il y a bien un Freud réactionnaire (ou plutôt, simplement, de son temps !) qui assigne à nos compagnes le destin d'enfanter en se résignant à une vie sans plaisir sexuel et à l'envie indépassable d'être un homme. Mais, à côté de cela, que de repentirs, que d'aveux qu'il pense le contraire ! Je ne peux détailler ici, lisez mon livre, je prends simplement deux exemples : le passage où Freud écrit que l'envie du pénis est en fait le prolongement *du désir antérieur d'avoir un enfant, l'enfant étant vu comme un prolongement du corps merveilleux de la fillette* (oui, vous avez bien lu, ne tombez pas par terre, asseyez-vous !)<sup>7</sup> et celui où il dit qu'une femme qui a découvert la sexualité « masculine » (= clitoridienne) y renoncera difficilement et seulement contre des compensations importantes, *dont le fait*

---

7. « Dans l'enfant qu'elles mettent au monde, c'est une partie de leur propre corps qui se présente à elle comme un objet étranger, auquel elles peuvent maintenant, *en partant du narcissisme*, vouer le plein amour d'objet » (*Pour introduire le narcissisme*, cité dans *L'Autre en question*, p. 138, souligné par moi).



*de ne pas avoir d'enfants* quand on lui intimera l'ordre de passer à la « sexualité » vaginale (c'est presque dit comme cela, vous avez bien lu, ne tombez pas par terre, asseyez-vous !)<sup>8</sup>. Il est effarant de constater que personne avant moi, il me semble du moins (je ne connais pas tout) et je m'excuse de devoir le dire, n'ait mis l'accent sur ces remarques absolument décisives du point de vue du féminisme<sup>9</sup>.

- *La Spirale du regard*, maintenant. Le livre est paru chez L'Harmattan, en 2013<sup>10</sup>. L'essentiel ayant été dit, je continue à creuser le sillon : je cherche à cerner l'idée de séduction narcissique et à rendre compte de son devenir sous l'angle du thème du regard. Je reconstitue le parcours en spirale de ce regard : regarder le monde agressivement et sexuellement, être regardé de manière séductrice, se montrer à cet autre qui vous a regardé, et enfin retourner ce regard sur soi-même en le transformant en une véritable auto-observation.

Cette dernière structure m'apparaît comme l'aboutissement de ce qu'il faut bien appeler un processus de maturation de la psyché et cela débouche sur la question de l'éthique : quand je me regarde comme un sujet étranger, je peux me faire honte ou me rendre coupable. Honte et culpabilité sont les deux grands fondements de la conscience morale. Alors, parvenu à ce point, je me demande ce qu'il en est chez Freud, que je relis une fois de plus, mais cette fois-ci sous cet angle. Lacan nous a habitué à mépriser l'éthique au sens philosophique du respect de l'autre, il n'avait que sarcasmes pour le « service des biens » auquel il la réduisait<sup>11</sup>. Lisez le *Séminaire VII*, si vous n'avez pas peur de perdre votre temps. Or, ici encore, surprise : non seulement, dans sa vie, Freud

---

8. *Sur la psychogenèse d'un cas d'homosexualité féminine*, cité dans *L'Autre en question*, p. 156.

9. Bien entendu je détaillerai toutes ces analyses dans le tome IV.

10. Depuis 2013, je publie tout chez L'Harmattan, dans la collection *Etudes psychanalytiques* de Joël Bernat, car ce psychanalyste est indifférent à l'égard des critiques de Lacan qu'un ouvrage peut contenir.

11. Sous l'égide de Kant : encore un contresens monstrueux.

croit dur comme fer à la morale et le devoir est pour lui un principe fondamental, qu'il invoque contre ses disciples dissidents, mais la théorie psychanalytique qu'il a échafaudée ne se réduit pas à la dénonciation des excès des normes sociales puritaines (le fameux surmoi) : l'idée de devoir est ce à quoi nous devons nous élever pour resserrer nos liens avec nos semblables et supporter l'idée de devoir mourir un jour.

- *Adler avec Freud, repenser le sexuel, l'amour et le souci de soi*, enfin, est paru chez L'Harmattan en 2014. Il marque un nouveau pas en avant dans l'examen critique de la théorie psychanalytique. Je fais remonter cette critique jusqu'à Freud, mais entendons-nous bien : je ne suis pas devenu adlérien, si être adlérien veut dire adhérer aux thèses du dernier Adler, celui qui a rompu avec Freud et a été aveuglé par le dépit et la haine : il ne voulait plus entendre parler de la sexualité infantile ni de l'inconscient ! Mais il y a un autre Adler, celui qui assistait aux réunions du mercredi à Vienne, à l'époque héroïque, qui admettait la théorie freudienne de la libido, mais simplement refusait de lui donner toute la place. Il flairait, en fait, l'importance de ce que Freud nommera le narcissisme pour, à mon avis, récupérer sa pensée au sein de la psychanalyse.

Car Adler n'avait cessé de mettre en avant l'importance de l'image que nous nous faisons de nous-mêmes par rapport aux autres. Il considère que le point de départ de tout est la terrible détresse qui marque la condition humaine, cette infériorité radicale par rapport au monde qui rend la survie difficile. Si nous voulons exister malgré tout, il nous faut protester contre cette infériorité, la compenser par tous les moyens. Cette protestation (que je propose de dire « active » et non « virile » comme il le fait) inspire la construction d'un caractère, c'est-à-dire d'un ensemble de stratégies visant un unique but : s'imposer au monde et aux autres pour compenser l'infériorité. Tous les moyens sont bons : la violence, la diplomatie, les reproches, les larmes, la maladie qui force la famille à s'occuper de vous etc. Ce caractère est donc, au départ, névrotique et fait souffrir l'entourage. Qu'est-ce qui peut le faire évoluer, eh bien, c'est le besoin du lien social, sans lequel l'homme ne peut survivre et qui lui inspire l'amour pour ses semblables. L'amour, selon Adler, est toute autre chose

que le désir sexuel, il n'est pas le désir d'une possession égoïste, mais au contraire un élan vers l'autre en tant qu'autre.

Le fil directeur de mon étude a donc été de mieux scruter ce qu'est le narcissisme grâce à un parcours minutieux des minutes de la société psychanalytique de Vienne<sup>12</sup> et la lecture des œuvres d'Adler : j'ai cherché à savoir si la « protestation virile » d'Adler était la même chose que le narcissisme de Freud, et si Adler avait raison de différencier amour et libido. Le concept freudien de libido doit en effet être réexaminé d'urgence, car il est manifestement confus et cela nuit à la description freudienne de la sexualité infantile, qui, elle, reste géniale. Il s'agit en somme de savoir ce que signifie aimer.

Je n'oubliais pas pour autant les préoccupations de *L'Autre en question*, car il se trouve qu'Adler fait valoir les aspects de la psychanalyse qui vont dans le sens de ma lecture : c'était un féministe qui a établi que plus un caractère était névrotique plus il était misogyne. Il a dénoncé l'idée que la virilité serait supérieure à la féminité : celui qui incarne le mieux la protestation « virile » (c'est-à-dire la protestation au nom de la virilité et du mépris de la féminité) c'est... le névrosé ! Enfin, il a pleinement accueilli l'idée de la bisexualité psychique alors que les freudiens (et c'est pour moi un comble !) la minimisent en la soumettant à la Différence Sexuelle<sup>13</sup> censée faire de l'homme et de la femme des êtres n'ayant rien en commun, des absolument Autres.

Voilà pour la présentation de mes livres. Pour le reste, je redis simplement que mon approche est à l'interface philosophie/psychanalyse. En effet, que l'on soit freudien ou anti freudien, on doit convenir que la question de l'inconscient (introduite radicalement en philosophie par Nietzsche), est la seule relance significative de la pensée à l'époque moderne. L'approche par la pensée consciente a été jusqu'au bout de ce qu'elle pouvait faire.

---

12. Voir *Les premiers psychanalystes*, Gallimard, quatre tomes.

13. Les majuscules sont ironiques.

Mais, dans le même temps, la psychanalyse est devenue, pour une grande part, un dogme sclérosé, une mode et même une idéologie imprégnant la pensée collective. Ce qui m'intéresse, c'est de voir comment la psychanalyse, la vraie, celle que je cherche à revivifier, peut remettre la philosophie au travail en interrogeant les doctrines en référence à l'inconscient et en déplaçant l'ordre des questions, mais aussi, en sens inverse, étudier en quoi la philosophie peut débusquer, chez Freud par exemple, des éléments dogmatiques parfois implicites qui fonctionnent comme des verrous pour la psychanalyse elle-même.

*C'est dans ce dialogue que la question de savoir qui nous sommes et ce que nous devons faire trouve à s'élaborer aujourd'hui.* Tout le reste n'a qu'un intérêt très secondaire. On peut échanger des myriades d'opinions sur l'actualité, qui, en ce moment, est terriblement dramatique, on peut s'improviser penseur politique en quelques jours pour faire le beau, mais, en l'absence d'une philosophie générale patiemment construite à partir d'une réflexion sur son fondement, ce n'est que verbiage qui aide à passer le temps, mais qui tombera dans l'oubli aussitôt après.

Avoir lu le premier tome est indispensable pour qui veut effectuer *un parcours philosophique cohérent et complet*. Il est néanmoins possible de tirer profit de la lecture de ce deuxième tome seul.

## **Pourquoi publier ce tome ?**

Certains trouveront cette publication inutile à une époque où tous les professeurs de philosophie mettent leur production en ligne. Ils se trompent lourdement. Ce cours est unique sur le marché, il ne ressemble à rien de ce qui est proposé par ailleurs. Il suffit d'en lire 50 pages pour s'en convaincre. Sur internet on est littéralement emporté par un tsunami de corrigés ou de bouts de cours sans lien entre eux et cette bouillie ou bien est violemment vomie ou bien, et c'est peut-être encore pire, reste dans l'inconscient et sape les capacités à faire des distinctions claires. C'est tout simplement la pensée qui s'étiole et risque de mourir, comme si elle avait besoin de cela en plus, en cette époque de décervelage généralisé !

Ne croyez pas que je suis prétentieux quand j'affirme qu'aucun élève de lycée ni aucun étudiant ne sait se servir *efficacement* d'internet en philosophie, sauf pour des copiés-collés minables cherchant à donner le change pour arracher des diplômes qui ne correspondent à aucune véritable formation (ceux qui font cela, d'ailleurs, calculent très mal : cette supercherie éclate au grand jour dans la suite de leurs études : ils sont nuls et cela se sait tout ou tard<sup>14</sup>). Quand, pour ma part, j'utilise cet instrument merveilleux (car il l'est, c'est évident) je prends conscience de toutes les opérations intellectuelles et de toute la culture nécessaire pour en tirer parti, et je me dis : « les pauvres, comment pourraient-ils s'en sortir ? » Voici donc une vérité, que je martèle avec des majuscules : ON A ENCORE PLUS BESOIN D'UN PROFESSEUR COMPÉTENT MAINTENANT QU'INTERNET EST BOURRÉ DE DOCUMENTS !

*Ce cours, donc, n'a rien à voir avec cela* : c'est une construction intellectuelle effectuée sur des années de questionnement et de réflexion avec la collaboration de milliers de jeunes esprits dont beaucoup étaient exceptionnels d'enthousiasme et de capacités (le niveau baisse, c'est certain, mais pas pour tout le monde, c'est heureux !). J'ai pris le temps de retranscrire intégralement ces échanges (tout n'a pas été dit car j'ai ajouté des remarques et des éclaircissements lors de la rédaction, mais plus de la moitié l'a été. A la fin de l'année, ils avaient plus de 400 pages de notes en écriture serrée, et pourtant nous avons beaucoup discuté et j'avais longuement expliqué les choses).

Ceux qui veulent toujours réduire les programmes de l'enseignement secondaire (c'est-à-dire, aujourd'hui, tout le monde !) prétendent qu'il serait impossible de traiter toutes les questions dans l'année. C'est faux, sauf si on avance comme une tortue et si on refuse d'utiliser comme aide le cours photocopié : j'ai remarqué qu'au début d'un parcours les discussions sont

---

14. Sauf à l'université, où, étant donné le mode de recrutement, on peut être très médiocre et avoir un poste. J'en parle d'expérience, ayant assisté à de nombreux colloques, applaudissant les rares très bonnes communications et atterré par les autres, dont beaucoup étaient très nettement inférieures aux productions de mes bons élèves...

vives et fécondes, mais qu'à la fin, en gros, au moment de la synthèse, l'exigence de précision conceptuelle augmente et qu'à ce moment-là le cours écrit photocopié s'impose. Le temps gagné ainsi est énorme. Il est évident également que les corrigés des épreuves doivent tous être photocopiés. Je dis bien photocopiés et pas simplement envoyés sur un ordinateur, car on doit pouvoir surligner, ajouter etc. et *rappelons toujours qu'un texte lu sur ordinateur est mémorisé plus mal qu'un texte lu sur papier* (30/100 environ perdus).

Alors, évidemment, c'est long, c'est copieux : 600 pages pour la question de la vérité, la moitié pour le cours, la moitié pour les dissertations et les commentaires (tome I) et davantage encore pour ce tome II. Le tome III, qui paraîtra vite après celui-ci, sera plus court.

Un ami m'a dit : « Tu n'auras aucun lecteur, les jeunes veulent des résumés de dix pages pour passer leur examen et les adultes n'ont pas le temps de lire 600 pages ». S'il a raison, c'est bien triste et c'est absurde : les dix pages des jeunes ou rien, c'est pareil, dans les deux cas ils ignoreront tout de la philosophie. Elle ne se met pas en boîte ! Quant aux adultes, au lieu de perdre leur temps avec les « colosses médiatiques »<sup>15</sup> et de s'abreuver de contre-vérités ou de poncifs, ils feraient mieux de lire quelqu'un qui, avec modestie et constance, a véritablement tenté de philosopher. Ainsi ils ne se contenteront pas de prendre la pose de l'intellectuel parce qu'ils connaissent deux ou trois noms surmédiatisés, ils feront un peu de vraie philosophie.

J'ajoute que ces livres retranscrivent un enseignement, que l'effort de clarification et de pédagogie est constant et qu'en conséquence la lecture en est très aisée, même pour des non spécialistes.

C'est le seul cours écrit qui jette ces non spécialistes en pleine réflexion philosophique, l'érudition et l'analyse technique n'étant convoquées que pour relancer et nourrir la réflexion personnelle.

---

15. Cette expression m'a amusé, je l'ai trouvée dans un article d'un hebdomadaire dont je parle dans le tome III, et pas en bien...

Ceux qui auront assimilé ce cours n'auront pas à rougir face à des spécialistes.

C'est peut-être aussi le seul soutien efficace pour passer du secondaire à l'université ou aux classes préparatoires, après l'extraordinaire *De la philosophie* de Michel Gourinat, qui fut le viatique de générations d'étudiants en philosophie. Voilà un bon livre, celui-là, un livre sérieux cohérent, rigoureux, informé : une merveille !<sup>16</sup> Rend-il mon cours inutile ? Non, car ce que j'ai fait est totalement différent. J'ai cherché à insuffler plus de vie en réduisant la part de l'érudition. Cela donne tout autre chose. Par ailleurs, on prend toujours une perspective personnelle sur le corpus philosophique. *De la philosophie* est un complément très utile de mon cours, mais, je le crains, devenu trop difficile pour une grande majorité d'étudiants.

## **Le contenu du présent livre**

C'est, donc, encore une fois, *le cours de quelqu'un*, et non un produit « neutre » aseptisé et scolaire. Il s'adresse aux terminales, aux classes préparatoires, aux étudiants en philosophie et aussi en sciences politiques et en droit, car il constitue une formation précieuse dans le domaine crucial de la culture générale, laquelle est omniprésente dans beaucoup de concours et, au-delà, à tous ceux qui n'ont pas eu le bonheur de faire une expérience positive de la philosophie en terminale. Il est également destiné aux jeunes professeurs qui se préparent à enseigner.

Ce deuxième tome, comme le premier, comporte deux parties : le cours et les exercices entièrement rédigés. Je rappelle en effet que dissertation et commentaire sont d'authentiques pratiques philosophiques et qu'en conséquence *la lecture des corrigés doit intéresser aussi ceux qui n'ont ni examen ni concours à passer*.

J'ai repris, avec des améliorations, le cours de méthodologie pour la dissertation du tome I, et j'ai ajouté un cours de méthodologie pour le commentaire, ce que je n'avais pas fait, pensant que l'exemple était la chose même. En fait, il y a tant d'incertitudes

---

16. J'aime dire du bien de ce qui est bon et du mal de ce qui ne l'est pas.

sur ce qu'est un commentaire en philosophie qu'il m'a paru nécessaire de mettre quelques points sur quelques i.

Nous avons donc ici le cours sur la perception, l'imagination, la conscience et l'inconscient, et une première approche de la question du sujet. Le cours entier sur le sujet s'avérant trop long, je l'ai réservé à un tome III traitant aussi du désir, de la nature et de la culture. Il va de soi qu'il faudra lire ces deux tomes en continuité.

Il faut évidemment connaître le cours avant d'aborder les exercices, car ces derniers l'utilisent constamment sans toujours pouvoir le développer. J'y renvoie donc le lecteur en notes.

J'ai rédigé ce deuxième tome avec le même souci constant de la pédagogie. Il s'agit de faire revivre un enseignement oral. J'ai gardé les digressions, les diatribes et les traits d'humour qui le font vivre : ce n'est pas le noyau de la philosophie, mais c'est l'assaisonnement qui la rend goûteuse pour vos palais. Enfin, j'ai souligné beaucoup de choses : c'est lourd et cela peut paraître prétentieux, mais c'est indispensable pour guider votre lecture et vous rendre sensible au vif de l'idée.

Je cite chaque fois les ouvrages utilisés. Il n'est pas question de lire tout cela, mais cela confirme qu'un professeur ne pense pas tout seul, mais en dialogue constant avec les auteurs, et ensuite cela donne une idée de ma démarche : bannir toute source scolaire et ne pas s'enfermer dans les limites du corpus philosophique, mais au contraire s'ouvrir sans limites aux recherches des sciences humaines et à la littérature.

## **Un mot sur la philosophie**

Connaître la présentation raisonnée de la démarche philosophique et du programme est indispensable. Je la rappelle succinctement.

1) *Philosopher, c'est refuser de lâcher les questions fondamentales* (comme la vérité, le bonheur, autrui, l'amour, la mort etc.), celles qui décident du *sens* de l'existence. Tout concourt, dans notre société technologique, à disqualifier ces



questions et à les évacuer, avec des conséquences souvent dramatiques.

Ces questions nous atteignent tous. Leur objet est, comme on dit en philosophie, *l'universel*. Nous sommes tous concernés par le bonheur, le mal, le temps, la mort etc. La philosophie ne s'occupe pas de ce que chacun a de particulier et qui le différencie des autres. Elle cherche au contraire à *scruter ce en quoi nous sommes semblables* et ce qui peut nous faire nous accorder.

Cela peut décevoir fortement ceux qui ne cherchent qu'à affirmer leur identité propre et leur différence. Pourtant, faire fond sur un universel qui permet à chaque homme de se reconnaître comme homme est essentiel. Vous n'avez qu'à lire *Si c'est un homme* de Primo Levi pour comprendre ce qui s'est passé quand les nazis ont prétendu que les juifs étaient des êtres étrangers à l'humanité.

Il est par ailleurs légitime de vouloir se connaître en tant qu'individu. Simplement, ce n'est pas la tâche de la philosophie, mais celle de la démarche psychologique. Une démarche scientifique, s'il est possible. D'où la question primordiale de la psychanalyse, qui s'est voulue une science de la personnalité inconsciente et consciente, secrète et proclamée. Cette démarche a été d'une fécondité incomparable *pour la philosophie*, et, si elle s'avère sans valeur, il faudra l'admettre, mais ce serait une sorte de catastrophe pour la pensée. Il faudra donc jouer son jeu tant que l'on n'aura pas prouvé qu'elle n'est pas pertinente. C'est l'objet de ce tome.

Donc, par pitié, oubliez les pamphlets récents contre Freud ! Je ne dis pas qu'il ne faut pas les lire (il faut toujours lire ce qu'on exècre, par honnêteté), mais on ne peut les juger que si on connaît la question. Sinon, la bave répandue sur youtube ou ailleurs créera une sorte de consensus de la bêtise et de l'inculture. Je vais parler un peu comme mon cher Nietzsche : « On clignera de l'œil d'un air finaud, et on dira : Freud ? Vous en parlez encore ? Vous ne savez pas qu'Onfray en a fini avec lui ? » Si ce genre de pensée style banc de poissons s'installe, qu'est-ce que cela va être triste... Tant que j'y suis, une pensée émue pour André Glucksmann, je l'aimais bien, je l'ai toujours lu. Ce n'était pas

Derrida, certes, mais c'était intelligent et sincère. C'était encore le bon temps où les gens tentaient de penser...

2) Philosophe, c'est penser en refusant (autant qu'il est possible) de se soumettre à tout pouvoir, qu'il s'agisse de contrainte, de commandement, ou d'influence. C'est d'autant plus important à notre époque, car nous avons des décisions d'une importance considérable à prendre (par exemple touchant la bioéthique) et les grandes institutions ne s'accordent pas sur une doctrine unique et convaincante. C'est à chacun de réfléchir et de se situer.

3) Mais philosopher n'est pas non plus s'enfermer dans une perspective propre. Notre premier parcours (tome I) a dénoncé l'étrange illusion consistant à mettre sa personne intime dans des opinions qui ne sont que celles des autres que l'on imite sans le savoir ! Alors, c'est sûr, c'est humiliant de prendre conscience de cela, mais la pensée personnelle est à ce prix.

4) Cette mise en question de soi *inscrit notre vie dans une perspective historique*. Il n'y a pas d'identité à soi-même qui ne passe par un regard synthétique sur son existence : « J'étais ainsi, j'ai changé, j'ai gardé telle ou telle idée, telle ou telle réaction typique, mais par ailleurs je ne pense plus que... etc. » Comment voulez-vous avoir une idée de ce que vous êtes si vous ne faites pas ce genre de bilan ? Or la société technologique moderne nous met en péril. A force de nous gaver d'images sur écran, nous perdons tous les repères qui font notre être : plus de vie intérieure, plus de mémoire, incapacité totale à unifier, à penser ensemble les différents moments de notre vie, accueil en soi de personnalités multiples qui ne s'influencent pas etc. Quelqu'un a récemment eu une bonne formule : c'était, en gros : « avec internet, on ne cherche plus à posséder des connaissances, on sait tout de suite et puis on oublie, on sait, puis on oublie etc. » C'est très juste, sauf pour ceux qui savent utiliser la chose comme un instrument de recherche. Serge Tisseron a étudié cela dans *Virtuel, mon amour*, et on en reparlera. Cette indifférence nouvelle au temps qui passe (confortée par la communication instantanée) provoque une *indifférence méprisante à l'égard de la durée lente* : on s'ennuie tout de suite, on ne voit pas en quoi il faudrait se souvenir de propos tenus la veille ou la semaine dernière, alors, vous pensez, les penseurs du passé, qu'est-ce qu'on s'en moque !

Selon moi, pourtant, *la démarche philosophique est inséparable de ce vieux monde et de son expérience du temps continu*. Elle se rapproche par là de la cure psychanalytique (qu'elle a d'ailleurs peut-être elle-même suscitée). Cette dernière installe chez le sujet qui vient deux ou trois fois par semaine parler sur un divan, un lent processus de transformation. C'est dans ce temps linéaire majestueux que sa personnalité se remodèle et que les questions qui définissent le noyau de son être trouvent petit à petit sinon une solution, du moins un déplacement et un éclairage nouveaux. La philosophie, c'est la même chose : *la réponse que l'on donne à la question du bonheur, de l'amour ou d'autrui au début ne peut que murir et évoluer en cours d'année*. Celui qui prétend traiter, par exemple, la question du bonheur en quelques heures n'a vraiment rien compris à la philosophie.

Philosopher, c'est donc faire de sa vie une histoire.

5) Penser, c'est donc non pas exprimer ses opinions, mais *les mettre en question, en douter, les analyser avec méfiance, et les confronter à celle des autres*. La philosophie est, depuis Socrate, pratique du dialogue. On dialogue avec les autres et (ou) avec soi-même. Mais qu'est-ce que dialoguer philosophiquement ? La vie politique et les médias nous ont imposé un style de discussion, de type combat : on est bien décidé à « rester sur ses opinions » et on ne cherche qu'à trouver des arguments pour terrasser ses adversaires. Le dialogue philosophique est aux antipodes de ces pratiques tout juste bonnes à amuser le peuple. Il exige que l'on se décentre, que l'on s'efforce *d'épouser provisoirement le point de vue de l'autre afin de voir s'il pourrait devenir le nôtre*. Si un débat est incapable de faire bouger notre idéologie spontanée, il ne sert à rien et est même nocif, car il nous donne bonne conscience et nous encourage à persévérer dans notre fermeture d'esprit. En France, depuis que le journal *Le Monde* a décidé de s'orienter politiquement à gauche, il n'y a plus que de la presse partisane, rendant très difficile la moindre ouverture philosophique. Le problème est que les idéologies tombent et la philosophie reste, à condition de continuer à en faire !

6) La philosophie ne saurait être amputée sans mourir. L'idée même de l'« allègement des programmes » est absurde. Evidemment, elle séduit les irréductibles paresseux que nous

sommes en train de devenir. Les « réformateurs » sont sûrs de plaire aux parents quand ils prônent la diminution des cours et l'augmentation des « activités pédagogiques » ou des « projets de découverte ». Que de temps et d'argent (le vôtre) perdu ! Impossible d'ôter des questions de la liste : par exemple, on enlève périodiquement la mort ! Vous imaginez ? Réfléchir sur l'existence sans évoquer sa fin ! Vraiment la bêtise de ces gens est crasse. Heureusement que nous, les professeurs de philosophie *en exercice*, sommes moins bêtes et que nous réintroduisons par la fenêtre la question mise à la porte : un cours sur le temps ne peut éviter la question de la finitude.

Non, il ne faut pas enlever des questions ; en revanche, il faut en ajouter ! A vrai dire, ce ne seraient pas des questions entièrement nouvelles mais de nouvelles manières de poser les anciennes qui constitueraient presque des thèmes à part entière. Par exemple, la question de la morale connaît un regain d'urgence avec l'augmentation terrifiante de notre pouvoir d'action du fait de la technique : le clonage, l'euthanasie, ne sont pas des sujets *philosophiques* nouveaux mais ils viennent sur le devant de la scène et constituent un nouveau contexte.

7) La question de l'ordre de traitement des questions est primordiale, mais très délicate, car elle n'est pas philosophiquement neutre.

Ici je reprends le tome I : si, par exemple, j'estime, comme Karl Marx, que « ce n'est pas la conscience des hommes qui détermine leur existence », et que c'est, au contraire, « leur existence qui détermine leur conscience »<sup>17</sup>, je dois commencer par montrer ce conditionnement de la pensée par l'infrastructure sociale. Je traiterai donc : la société, la liberté, le langage, la science, puis l'art et la religion etc. C'est-à-dire que j'aborderai l'art avec l'idée que c'est un simple produit social. Même chose pour le devoir, la justice, et, en général, la conscience.

Commencer par la conscience, au contraire, c'est présupposer qu'elle ne présuppose rien qui la produise et la conditionne ou du moins qu'elle ne se réduit pas à ces conditionnements. Un

---

<sup>17</sup>. Karl Marx, *Critique de l'économie politique*, Avant-propos.

marxiste pourra donc taxer le programme officiel d'idéalisme. Mais on peut, en réponse, demander à ce marxiste comment il a fondé sa thèse du conditionnement social : il a dû réfléchir, user de sa conscience, prendre une distance critique. Si la conscience était un pur reflet de la structure sociale, une telle prise de distance serait impossible. Ce fut le drame du sociologue Pierre Bourdieu d'affirmer toute sa vie ce déterminisme social pour finir par reconnaître qu'il y avait du jeu dans les structures et qu'une mise en question de la structure pouvait surgir en son sein même.

*Il n'est donc pas absurde de commencer par la conscience, sauf qu'on oublie que cela présuppose une autre problématique : celle de la démarche philosophique elle-même, qui part à la recherche de la vérité. C'est ce que nous avons fait au début de l'année (correspondant au tome I). Pour traiter de la vérité de la conscience il faut d'abord penser la conscience de la vérité. Nous avons donc commencé par la question de la vérité. Nous avons conclu que l'idée d'une vérité s'imposant à tout esprit pensant selon la raison gardait un sens, à condition d'être assouplie et que le relativisme intégral de la société postmoderne n'était qu'une idéologie à questionner.*

Nous avons fondé la démarche philosophique et maintenant et maintenant seulement, nous pouvons aborder cette question de la conscience.

A partir de l'acquis du tome I, il va être possible d'interroger l'essence de ladite conscience et d'aborder l'inconscient, car la recherche de la vérité est une recherche consciente. Autrement dit, après avoir établi que l'idée de vérité a un sens et construit les principales procédures de la connaissance en général, *nous appliquons les résultats au phénomène nommé « conscience » : c'est-à-dire que nous testerons l'hypothèse que nous pouvons connaître le monde et nous abordons le redoutable problème de la connaissance de nous-mêmes.*

L'idée de conscience, avec ce qu'on nomme le « sens externe », introduit la question de notre rapport au monde qui nous entoure, donc, la question de la *perception*, qui doit être abordée ici et non ailleurs, mais, ensuite, revient sur nous-mêmes, introduisant la dimension de l'examen de soi et de la vie intérieure.

*L'étude de la perception elle-même, exige la comparaison avec celle de l'imagination, la différence entre les deux, bien explicitée, étant le seul moyen de comprendre la démarche, si importante, de la phénoménologie de Husserl.*

Il y a un autre concept à introduire tout de suite : *le concept de sujet*. Sans autre travail de définition vous sentez bien qu'être un sujet c'est différent du fait d'être une pierre ou une table ! Et vous pensez aussitôt que la différence entre vous et la pierre ou la table, c'est que vous êtes conscients. Impossible de séparer la conscience et le sujet, même si l'idée d'un sujet inconscient n'est pas forcément dépourvue de sens. Mais, comme je l'ai dit, le traitement exhaustif de cette question devra attendre le tome III.

*Ensuite, il faudra aborder le désir*, qui est le principal de ce qui, de mon être intime, surgit à ma conscience. Ce n'est pas pour rien que Freud a assimilé l'inconscient psychique au désir. Mais la problématique du désir est beaucoup plus large : c'est la question de ce que nous sommes, la question *anthropologique*<sup>18</sup>, qui est posée : sommes-nous nature ou culture ? Ou encore autre chose ? On introduit déjà une réflexion sur la société, à partir du concept de culture. C'est ce genre de question qui nous divise aujourd'hui : jusqu'où l'homme peut-il aller dans l'artifice ? Conserve-t-il une base naturelle impossible à transgresser ? Au-delà de cette dualité Nature / Culture, peut-on parler d'une essence métaphysique du désir, en ce sens qu'il serait désir d'un ailleurs absolu ? Ce sera, avec la question du sujet, le contenu du tome III.

Mais le thème de l'ailleurs et du dépassement du donné naturel propre au sujet conscient introduit inévitablement, on vient de lâcher le mot, la dimension *métaphysique* de notre existence. On verra que ce terme a une histoire complexe mais désigne *la questionnement sur l'être* qui ne se réduit pas au paraître. L'ordre des faits est interrogé quant à son sens profond, voire caché. Or, c'est la religion qui a longtemps pris en charge cette dimension.

---

18. L'anthropologie est l'étude scientifique de l'homme. Aujourd'hui le terme désigne souvent la théorie générale de l'ethnologie, qui est l'étude des peuples.

La philosophie veut la reprendre pour son propre compte, et d'abord interroger cette religion qui prétend, peut-être un peu vite, répondre. Donc, la question de Dieu (et de la métaphysique) et la question du fait religieux (de l'anthropologie). Il faudra ajouter, et seulement à ce moment, autrui. En effet, on aura déjà abordé la question de la société et de son influence sur moi, mais la question d'autrui est plus pointue : c'est celle de *l'altérité, de ce qui fait qu'autrui est autre*. Absolument autre ou relativement autre, il faudra le savoir. C'est aussi la question de la relation avec cet autre, qui met en jeu *l'identité du moi*. C'est la problématique du sujet, déjà abordée avec celle de la conscience, mais *qu'il faut reprendre sous l'angle de l'affrontement de l'altérité*.

L'articulation avec le désir est contenue dans la question générale de savoir *qui nous sommes devant les autres : mon désir est-il essentiellement désir d'être reconnu ?* Il faut donc l'avoir déjà traversée, si c'est mon désir qui me porte vers l'autre, ce qui crée un lien naturel entre ces deux questions. Par ailleurs, c'est une réflexion sur le Dieu de l'ancien testament et de l'islam qui a inspiré les philosophies de l'autre humain absolument autre, comme celle d'Emmanuel Levinas. Donc, Dieu, la religion, autrui, le langage, l'échange, la société : quatrième tome.

Ensuite, ces réflexions théoriques sur le monde et nous-mêmes appelleront clairement un prolongement non plus théorique, mais, au sens *kantien*, pratique<sup>19</sup>. Mes actions font en effet partie de ce monde, elles s'y inscrivent, et elles engagent mes relations avec autrui par leurs conséquences. Ici, la philosophie fait un saut qu'elle devra justifier : elle ne scrute plus l'être mais s'interroge sur le devoir-être, le juste, le légitime. Vont se regrouper plusieurs questions en une problématique très dense qu'il faudra aborder avec méthode sous peine de s'y perdre : le travail, la technique, le droit, la justice, l'Etat, le devoir, le bonheur, comment articuler tout cela ?

Je prétends que *c'est le concept de liberté qui le permet*, mais il nous faudra déployer la problématique de la liberté dans son

---

19. Disons provisoirement que le champ pratique est pour Kant celui de l'action morale.

ensemble, *conquérir un concept de liberté qui nous satisfasse et examiner ensuite comment cette liberté peut trouver sa chair dans la vie sociale* (le droit, le travail etc.). Cela signifie qu'on peut philosopher sur la liberté d'abord sur un plan purement moral, point de départ qui nous vaudra les foudres de notre ami marxiste du début<sup>20</sup>. Je m'aperçois qu'avec les années je donne de plus en plus à la question de l'éthique la place centrale et le lieu d'une articulation générale de toutes les questions. C'est que notre époque est devant une série de décisions à prendre dont l'importance donne le vertige et qu'il importe plus que jamais de savoir si nous sommes responsables de nos actes et comment éviter de faire le pire. Cela fera l'objet de notre cinquième tome.

Enfin, il faudra clore (provisoirement le parcours) en faisant le bilan des acquis de notre réflexion en reposant la question de la métaphysique : la matière et l'esprit. Nous reviendrons ultimement sur la question de la vérité en regroupant tout ce que nous aurons dit sur les sciences humaines et nous aborderons de front la question du temps et de la mort. Partis des questions métaphysiques nous y reviendrons pour finir, avec un regard nouveau, enrichi de tout le parcours (tome VI).

## **Un billet d'humeur de novembre 2015**

### **1) La faillite de l'Ecole, encore...**

Transmettre un enseignement rigoureux de la philosophie est plus que jamais nécessaire, le bateau de l'Education nationale française commençant à couler, la coque percée par les incapables prétendant le réformer à tout prix depuis maintenant plus d'un demi siècle. Ce que j'ai passé ma vie, avec quelques autres, à dénoncer, est en train de triompher. Il est à craindre que ce soit irréversible, mais l'honneur commande de le dire. Et, après tout, si on pouvait tout de même faire quelque chose...

---

20. J'en parle sans légèreté : pendant de longues années j'ai tenté de me convaincre que j'étais marxiste.



La gloire de la France, cette extraordinaire Ecole qui a produit des penseurs comme Sartre ou Aron, agonise, massacrée par des idéologues bornés dont l'unique talent est d'interpréter à faux des statistiques elles-mêmes souvent tendancieuses pour dénoncer comme élitistes (oh horreur !, ce mot suffit à vous disqualifier désormais, à plus de 80/100 de réussite au baccalauréat la France est affreusement élitiste, c'est évident), tous ceux qui adoraient ce métier dont le but est d'*élever* (encore une horreur, n'est-ce pas, il ne faut même plus dire : un élève, mais un « apprenant ») et voulaient l'exercer à s'approcher de l'excellence. Ils avaient le nombre pour eux, ils ne pouvaient que gagner. On a détruit systématiquement les capacités de sanction des établissements, parce que la sanction, n'est-ce pas, est par définition une aliénation ! La démission des familles a inspiré aux « réformateurs » l'organisation de la démission de l'Ecole, alors que cela aurait dû être l'inverse, l'autorité inflexible présente à l'Ecole venant appuyer et revaloriser l'autorité défaillante des parents.

En ces jours de terreur, j'entends sur les ondes que les jeunes qui choisissent la violence barbare le font parce qu'ils pensent ne pas avoir leur place dans nos sociétés. Ils sont, comme on dit, déscolarisés. C'est vrai, c'est sans doute une des causes, mais nous devons établir les responsabilités dans la survenue de cette catastrophe.

Une simple question : ce qui a désespéré ces jeunes n'est-il pas l'excès d'efforts que l'Ecole leur a imposés en voulant, au nom d'un égalitarisme mal fondé, que tous atteignent le même niveau dans un cursus d'études longues et difficiles ? La réponse paraît facile.

Le pire est que ces fossoyeurs de l'Education Nationale font des effets de toge en accusant l'Ecole de ne pas en faire assez... dans le sens de ce qui a conduit à la catastrophe ! Pas assez médiocre encore, cette Ecole, pas assez nivelante, si on peut dire, ne se réglant pas suffisamment sur les moins bons. Le minimum pour tous, que rien ne dépasse, sinon on le coupera. Ils se réclament souvent de Marx, mais ils ne l'ont pas lu. Ils ignorent en tout cas ce qu'il disait de Weitling et de son programme égalitariste. Marx voulait l'épanouissement dans la différence, non le nivellement

par le bas. Je ne dis pas qu'il avait raison en général, mais sur ce point en tout cas, oui, il avait raison.

L'idéologie égalitariste a *imposé le déni des difficultés scolaires*. On a interdit aux jeunes qui ne pouvaient suivre d'emprunter des voies plus aisées et souvent plus conformes à leur goût. Des voies qui n'étaient pas inférieures aux autres, mais différentes, alors que les forcer à rester dans le cursus long les vouait à l'infériorité réelle, la vraie, celle qui blesse et même détruit. Quel orgueil caché chez ces gens proclamant un seul chemin pour tous, quel mépris pour les métiers techniques et artisanaux, c'est à pleurer !

*Au lieu de les rassembler pour mieux les aider à progresser et les orienter, on a créé les classes hétérogènes les exposant au spectacle de la réussite des autres, quotidiennement. Et en plus on en était fier ! On imposait aux enseignants des stages de formation sur la « gestion des classes hétérogènes », comme si l'on pouvait enseigner tout en gérant l'ingérable. Peut-on imaginer l'humiliation et la souffrance de ces jeunes détruits par l'Ecole égalitariste ? On prétendait les élever et on les a enfoncés, en enfonçant un peu les autres aussi, au passage.*

Cela n'excuse rien, car il n'y aura jamais d'excuse pour la violence barbare, mais cela devrait donner à réfléchir sur cette cause lointaine de l'horreur pour tenter de s'en prémunir. Ce n'est pas la seule, évidemment, je le répète, mais elle reste essentielle, car, comme quelqu'un l'a si bien dit, le savoir est le principal rempart contre la violence.

Une précaution avant de continuer : j'aime les jeunes et ils m'aiment, parce que je les écoute et les comprend. Ceux qui ont lu le tome I de ce cours savent que cela ne m'empêche pas de les prendre à parti vigoureusement, voire de me moquer méchamment de leurs comportements régressifs catastrophiques pour leur pensée. Au sein du groupe qui a entendu ce cours, en 2012, il y avait un bon nombre d'« apprenants » qui avaient décidé de ne rien faire et de continuer benoîtement à se décerveler

avec leurs écrans onanistes<sup>21</sup>, mais il y avait aussi une forte minorité de personnes, comme je leur disais, « très intéressantes et très intéressées » (oui, les deux vont de pair : on ne me fera jamais croire que quelqu'un que la philosophie n'intéresse pas présente le moindre intérêt pour les autres !) qui, comme tous ceux qui les avaient précédés, étaient tristes que l'année finisse et avec lesquelles je suis resté en contact.

Voilà pour les précautions : pas le moindre racisme anti-jeunes, mais, au contraire, un grand désir de faire valoir et d'élever ce qu'ils ont de plus précieux : la pensée et les sentiments qui vont avec.

Cela dit, que l'on cesse de cacher la vérité : on a honteusement justifié le principe de plaisir qui gouverne le psychisme des jeunes qui ne sont pas encore élevés. Ils déclaraient s'ennuyer en cours, on a abondé dans leur sens et on a fustigé la parole professorale. Maintenant, à l'université, sans PowerPoint, vous êtes définitivement ringard<sup>22</sup>. J'ai appris (le 28 mai 2014), qu'on a montré scientifiquement (à propos du Royaume uni) qu'abuser des écrans faisait stagner le QI ! On savait déjà, comme je l'ai dit, qu'on retient 30/100 de texte en moins quand on travaille sur écran. Aujourd'hui (le 11 septembre 2015), on m'avise que les jeunes ont perdu une heure de sommeil par nuit à cause des écrans et que les moins âgés ne dorment pas plus de sept heures. Et cela s'aggrave tous les ans. Le journaliste qui en parlait avait l'air de considérer comme presque normal, en tout cas comme une fatalité, qu'ils dorment en cours !

C'est tout de même étrange : on fait la guerre au tabac, qui certes peut vous tuer, mais on ne fait rien contre l'écran, qui, surconsommé, vous détruit le cerveau. C'est dire le niveau philosophique de la masse : ils devraient lire un peu Descartes (ou

---

21. Que l'écran relève de l'onanisme me paraît clair, mais devra être établi et le sera dans ce tome. Par ailleurs la question de l'onanisme, très complexe et donc passionnante, sera également traitée.

22. Mon expérience des colloques me dit pourtant le contraire : quand on utilise un PowerPoint, ou bien l'exposé est nul ou bien, s'il ne l'est pas, personne ne l'écoute attentivement car on est distrait par l'image.

ce cours !) et comprendre que nous ne sommes pas qu'un corps. Les deux seules préoccupations d'aujourd'hui (en dehors de la recherche nécessaire d'un emploi) sont : « Fait-il beau ? » et : « Suis-je en bonne santé » ? La santé de l'âme<sup>23</sup>, qu'est-ce qu'on en a à faire ? On construira l'Europe (le monde, plutôt) des faibles d'esprit, tant pis. Il est sûr que ceux qui penseront encore un peu auront du mal à communiquer. Mais ce que ne voient pas ces dévoreurs d'images, c'est qu'il y aura une minorité de gens qui, eux, n'auront pas démissionné, qui n'auront pas forcément les vertus du philosophe, et qui imposeront leur pouvoir à cette masse de braves bêtes que nous serons devenus<sup>24</sup>.

L'écran à l'Ecole n'est certes pas toujours inutile, pour l'enseignement des langues surtout. Et en tout cas, il va devenir obligatoire pour la prise de notes. Je m'étends un peu sur ce thème qui paraît secondaire mais est en réalité décisif. Lorsque j'étais au lycée et qu'un des rares professeurs que je vénérerais<sup>25</sup> faisait cours, je prenais en notes absolument tout ce qu'il disait, ce qui ne m'empêchait pas d'écouter et de mémoriser. Cela supposait, évidemment, d'être capable d'écrire vite et de penser à deux opérations à la fois. Cette capacité ne s'est pas totalement perdue de nos jours : en 2012, j'avais une élève extraordinaire, Floriane Philippe, qui comprenait tout et même un peu plus, eh bien, il n'a pas manqué une virgule dans ses notes, au point que je les lui ai demandées pour rédiger ce cours ! Malheureusement, ce talent se fait de plus en plus rare. La plupart sont incapables de prendre des notes. Vous avez remarqué à quelle vitesse ils écrivent ? Elle est désespérément lente et ce n'est même pas lisible<sup>26</sup>. Ce n'est pas leur faute, c'est celle des enseignants et des éducateurs qui n'ont jamais exigé qu'ils travaillent à s'améliorer dans ce domaine. Prendre des notes, c'est une gymnastique, si on

---

23. Sur ce terme, voir ce tome.

24. Il faudrait vraiment lire Nietzsche, aujourd'hui, sur ce thème (mais attention, il faut savoir l'interpréter, voyez ce tome).

25. Comme le merveilleux Claude Saint-Girons en lettres et le génial André Pessel en philosophie.

26. Cela ne vaut pas pour les jeunes dont je viens de faire l'éloge.

ne commence pas dès le collège... Alors les professeurs proclament qu'il faut apprendre à prendre seulement l'« essentiel ». Ils me font rire : quand on jette un coup d'œil sur cet « essentiel » on est effondré. Toutes les articulations logiques, en particulier, ont disparu. Non, Messieurs, on ne prend pas en notes seulement l'« essentiel », on prend tout ou bien on fait autre chose !

Faut-il désespérer ? Non, car la solution est, comme souvent, technique : c'est l'ordinateur ! N'oublions pas que c'est, entre autres choses, la plus fantastique machine à écrire jamais inventée. Et là, les jeunes, ils excellent. J'ai eu des élèves qui prenaient le cours ainsi, c'était impeccable. Alors voilà une réforme concrète, facile à mettre en œuvre, et, à mon sens, efficace sinon décisive : que chaque élève ait un ordinateur pour prendre son cours ! Et ne crions pas à l'inégalité sociale, organisons-nous pour la réduire au lieu de dépenser de l'argent pour des inepties.

Dans beaucoup d'autres cas, l'ordinateur est plutôt nuisible. En tout cas il ne remplace pas un cours. Qu'importe ! On en fait la panacée ; le professeur sera bientôt réduit à commenter son cours (quand ce sera le sien !) sur l'écran !

Encore une fois, ce n'est pas un réactionnaire qui écrit ces lignes : j'utilise constamment, pour mon compte, les écrans, mais avec mesure et à propos. Mais qui apprend aux jeunes à maîtriser leur usage ? C'est la grande question des passions, qui sera traitée dans le tome III de ce cours. Aujourd'hui, la passion pour l'écran n'a-t-elle pas remplacé toutes les autres, l'amour y compris ? Preuve que la philosophie est, à chaque époque, d'actualité.

Toutes ces remarques valent pour l'enseignement en général et celui de la philosophie en particulier : il est certes absurde d'exiger un niveau de précision dans les lectures et les références comparable à ce qui se faisait il y a cinquante ans, pour la bonne raison que le champ du savoir s'est étendu et que l'étudiant serait noyé. Il faut savoir simplifier, aller à l'essentiel, mais ne pas confondre l'essentiel et l'inconsistant. *C'est pour ne rien lâcher sur l'essentiel qu'il faut revoir à la baisse certaines exigences.* Ce n'est pas très difficile de le comprendre, et pourtant...

Evidemment, cela demande un peu de talent pédagogique, qui lui-même a pour condition nécessaire, sinon suffisante, un niveau philosophique assez élevé (celui qui ne sait rien ne peut pas faire apprendre). Mais le savoir n'a pas bonne presse auprès de nos responsables : je reprends une formule, très méchante mais tant pis, c'est mérité, de J. C. Milner, dans *De l'Ecole* : dans l'Education Nationale, « ceux qui ne savent pas font la leçon à ceux qui savent ».

Encore quelques lignes, douloureuses sur le plan personnel : je suis venu d'une famille aisée de droite, mais l'Ecole (celle d'alors, la vraie) m'a fait découvrir les valeurs de la gauche (pas la gauche molle qui a inspiré et inspire toujours les « réformes », mais la gauche intellectuellement rigoureuse qui se revendique des Lumières, celle d'un Chevènement, par exemple). Cette gauche a été laminée par la première et la droite a importé ses idées, se bornant à souhaiter plus d'autorité. Tous ont repris en chœur les ineptes slogans « 80/100 d'une classe d'âge reçus au baccalauréat », le « contrat de travail », le « tutorat » (une institution qui, en saupoudrage, n'a jamais fait progresser personne et qui *en aucun cas ne devrait exister aux dépens des cours*) etc. Le moindre professeur connaissant le terrain aurait pu dire à ces bureaucrates sclérosés que leurs méthodes pédagogiques soi disant révolutionnaires et d'une efficacité telle que quelques heures par semaine de cette panacée suffiraient à changer l'enseignement ne conviennent, à la rigueur, qu'à de petits effectifs, et encore.

Je peux en parler, j'ai pratiqué le travail en groupes en suspendant la parole professorale pendant plusieurs années, au début de ma carrière. C'était pour suivre l'esprit du temps (eh oui, on n'est pas toujours à la hauteur...) et aussi pour obéir à mon tuteur, un type très brillant mais qui était fanatique des méthodes Freinet. Ce qui est un peu drôle, c'est que lui-même reconnaissait que cela ne marchait absolument pas, mais il s'en tirait en invoquant le manque de moyens : il aurait fallu, disait-il, des bibliothèques avec des livres déjà annotés par des professeurs, qui auraient signalé les pages importantes et auraient mis des explications etc. Bref, il aurait fallu... un cours ! Un tel clivage entre la reconnaissance du réel et le déni était vraiment surprenant. Mais

j'étais jeune, j'ai suivi. Simplement, comme j'avais une conscience professionnelle à la limite de la névrose, j'ai tout de suite pallié le manque de cours par un photocopie de 400 pages, fait, évidemment, par mes soins. Vous imaginez le nombre d'heures de travail ! Quand on veut sauver un enseignement de philosophie on ne compte pas ! Mais, même ainsi, c'était moins bien qu'avec l'ancienne structure (pas de travail en groupes, seulement un cours, mais que l'on peut interrompre à tout moment pour discuter et approfondir un point). Je m'y suis définitivement tenu.

Eh bien voilà : on nous sert maintenant des relents de Freinet comme le salut de l'enseignement français, avec, évidemment, l'affaiblissement concomitant de l'enseignement magistral traditionnel. On nous regarde de haut avec l'exemple de pays où il n'y a presque personne dans les classes. Alors, moi, je suis devant ce champ de ruines et je connais une crise d'identité... Elle reste relative, heureusement, car, d'une part, j'ai fait ce que je pouvais et je continue avec ce cours, si les gens ne le lisent pas tant pis pour eux, et, d'autre part, l'identité se construit dans la réflexion philosophique avant de chercher à s'inscrire dans le champ politique. Du moins est-ce le résultat philosophique auquel je suis parvenu, au terme provisoire du parcours que je retranscris ici.

## **2) Communiquer ou penser, il faut choisir**

Et les tweets ! Il faut bien en dire un mot. Quel niveau, souvent<sup>27</sup>, même ceux de ceux qui sont supposés avoir une certaine stature ! C'est bien normal : vous estimez possible de penser en une minute, voire moins ? Un certain Descartes a dit que l'idéal du philosophe était de juger *sans précipitation ni préjugé* (voir mon tome I). Or précipitation = préjugé, c'est l'évidence : comme vous n'avez pas le temps de réfléchir, vous nous servez vos idées toute faites. Comment faire autrement ? J'aimais bien l'émission *Mots croisés*, sur France 2. C'était une des rares émissions politiques bien faites et plutôt captivantes, longtemps animée par Arlette Chabot, puis par Yves Calvi. Eh bien, vers la fin de la période

---

27. Pas toujours, n'exagérons pas.

Calvi, on a décidé de faire défiler des tweets en continu pendant que les gens discutaient. Cela a tout gâché : cette bande ininterrompue de préjugés politiques, de remarques d'un « humour » pachydermique insupportable, de vérités du sens commun présentées comme des trouvailles personnelles et d'attaques *ad hominem* mesquines parasitait l'échange de paroles et lui ôtait toute vie. J'ai envie de décaler Descartes : « Je tweete, donc je décide de me montrer stupide, inculte, prétentieux et de mauvaise foi ».

Bon, il ne faut pas exagérer : ce système de communication instantanée peut être utile. En ces jours sombres<sup>28</sup>, il y a eu un déferlement de compassion de bon aloi. Il le fallait. J'ai aussi noté quelques traits de véritable humour qui nous font du bien, nous qui pleurons tant. En voici un, entendu ce matin : « Je ne sais pas ce qui me prend, je deviens très méfiant : quand je croise un individu avec une kalachnikov, j'ai des soupçons ! » Bravo l'auteur, ça c'est un vrai trait d'esprit, c'est hilarant et en même temps cela dit quelque chose de sérieux. Vous verrez, dans ce tome, l'analyse de l'ouvrage de Freud sur le mot d'esprit. Un trait d'esprit ne relève pas du comique (se moquer d'un malheureux en mauvaise posture), c'est le fait de jouer avec les mots pour dire quelque chose de censuré. C'est une production d'une haute valeur culturelle.

Bon, mais ce genre de réussite est très rare sur ces réseaux. Le plus souvent c'est niais ou agressif. Et la contrepartie du déferlement d'amour est, on l'a assez vu, le déferlement de haine.

### **3) L'ennemi, c'est le manque de raison, qui n'est jamais loin de la déraison**

C'est le prix à payer quand on aime la communication immédiate irréfléchie : *on récolte l'irrationnel, c'est-à-dire la même chose que ce que l'on combat !* Car l'ennemi, le voilà, on peut le nommer : ce n'est pas le fanatisme, c'est plus large, c'est l'irrationnel. Et l'absence de réflexion, à l'évidence, le déchaîne.

---

28. J'écris ces lignes le 16 novembre 2015.



Le désir et l'irrationnel, c'est le thème de ce tome, comme c'était déjà celui du premier et c'est en ce sens qu'il est d'actualité. Je n'ai pu publier mon cours sur la religion en même temps. Cela aurait permis de coller à la situation présente, mais, justement, ce n'est pas forcément un mal de ne pouvoir le faire : si la philosophie est, comme le disait Nietzsche, « intempestive », c'est qu'elle refuse de penser à chaud, sans recul, sans comparaison possible. Bref, elle refuse de tweeter !<sup>29</sup> Je ne vais pas ajouter mon opinion personnelle au torrent d'opinions qui se déverse tous les jours. Quelle importance, mon opinion ? Sans recul, elle ne vaut pas plus que n'importe quelle autre. Quant au travail philosophique permettant de tenter de comprendre l'horreur, il nécessite, je viens de le dire, du temps et de la réflexion patiente. La problématique est vaste, elle s'étend à toute la philosophie :

- Qu'en est-il de la loi par rapport à la violence ? Si un contrat social fonde la société, comment traiter ceux qui le refusent ? Et, surtout, à partir de quel moment peut-on dire qu'ils le refusent ? C'est la question de la philosophie éthique et politique, qui fera l'objet de mon tome V.

- Quel est le rôle du phénomène religieux dans ces violences ? Et quelle est l'essence de ce phénomène ? La religion n'est-elle que pur irrationnel ou comporte-t-elle un noyau de rationalité ? Les grands monothéismes prolongent-ils les religions totémiques sacrificielles si bien étudiées par Durkheim ou introduisent-ils une rationalité inconnue jusqu'alors ? Est-ce qu'il faut dire, comme le très regretté René Girard, que toute religion repose sur la violence meurtrière, ou bien que certaines y échappent et suivent une toute autre logique ? On sait que, pour lui, la seule à se démarquer était le christianisme. Qu'en est-il ? Bien entendu, mes élèves savent comment j'aborde toutes ces questions depuis de longues années, de manière ferme, mais nuancée et tolérante. Tout ce que je peux dire, c'est que je ne me suis apparemment pas trompé. Les lecteurs du tome IV en jugeront.

---

<sup>29</sup>. Cela n'empêche pas de prendre parti, bien entendu, mais toujours avec l'idée de mettre son choix à l'épreuve de la réflexion et du doute philosophique.

Au reste, je ne suis pas mégalomane : il y en a d'autres qui ont posé le problème avec une grande justesse. Je viens de citer Girard, que je considère comme une de mes très grandes références en philosophie, avec Platon, Descartes, Kant, Nietzsche et Freud. L'hommage peut sembler excessif, mais j'assume. Essentiels sont évidemment aussi les grands théologiens, le protestant Bultman<sup>30</sup> et le catholique Hans Küng<sup>31</sup>, par exemple<sup>32</sup>. Les œuvres de ce dernier interpellent cruellement notre actualité, car sa thèse a toujours été que les religions *ont un noyau rationnel qui se réduit à un principe : les respect et l'amour raisonnable des autres*, et qu'en conséquence les grands monothéismes pourraient se réunir pour concevoir ensemble une éthique pour la planète. On n'en est pas exactement là, malheureusement. C'est la religion populaire qui règne, et elle ne brille pas par l'usage de la raison. Il ne s'agit pas seulement de l'extrémisme, bien qu'il en soit une conséquence. Le monde est malade d'un manque de philosophie. C'est le sommeil de la raison qui engendre les monstres.

D'où l'importance extrême du questionnement sur la conscience et la réflexion qui est éployé dans ce tome.

Vous avez dit réfléchir ? Mon pauvre Monsieur, vous êtes ringard : laisser débattre et imposer pour finir son idéologie, voilà ce qu'il faut faire. Vous regrettez la grande Ecole du passé, vous êtes d'extrême droite, bien évidemment. Et on y va, on continue...<sup>33</sup>

---

30. *Le Christianisme primitif dans le cadre des religions antiques*, Paris, Payot, 1969.

31. *Projet d'éthique planétaire, la paix mondiale par la paix entre les religions*.

32. Luc Ferry a aussi publié un petit livre intelligent : *L'Homme Dieu ou le sens de la vie*.

33. D'autres, pourtant, nous assèment comme des découvertes ce que nous disons depuis des dizaines d'années et qu'ils n'ont jamais voulu admettre, provoquant le marasme actuel !

Eh bien oui, réfléchir avec moi, modestement et patiemment à ces graves questions, voilà ce que je vous propose, en vous souhaitant une bonne lecture.

# LE COURS

## Chapitre I : la conscience

Je suis heureux de vous retrouver après ce repos bien mérité. Avez-vous appliqué la règle, cinq ou six jours pour faire la fête, le reste pour travailler ? Oui ? Vous avez des têtes de grands menteurs... Eh bien, moi, c'est ce que j'ai fait, en tout cas.

Avant les vacances, nous étions parvenus à justifier le projet philosophique de recherche de la vérité. Il nous a fallu, certes, repenser cette idée de vérité et l'assouplir en sortant de la logique du « tout ou rien », mais nous en avons conservé l'essentiel : ce qui s'impose comme devant être cru à tous les esprits d'une époque, qui est en continuité avec les acquis du passé et qui vient nous arracher au confort des pseudo évidences immédiates. La possibilité d'accéder à de telles vérités doit au moins rester pour nous une *idée régulatrice* au sens kantien, c'est-à-dire une idée qui stimule et guide l'effort de recherche même si elle-même n'est pas prouvée, c'est-à-dire, encore, *une exigence de la raison*. A la fin de ce premier parcours, nous pouvons donc vraisemblablement refuser le scepticisme sous sa forme moderne, le relativisme individualiste béat, qui nous isole et nous enferme dans la forteresse quasi solipsiste de nos préjugés, que nous nommons, fièrement, nos opinions.

Mais nous devons, évidemment, tester ce « vraisemblablement ». Il nous faut, maintenant, nous mettre en marche, pratiquer la réflexion philosophique pour voir si sa possibilité, que nous avons établie comme hypothèse crédible, se montre, sinon confirmée, du moins non infirmée (souvenez-vous de Popper !).

Allons-y.

## Introduction

### A. Approche historique

La philosophie est, donc, un appel à la méfiance, à la vigilance et à la lucidité. Lucidité sur le monde et sur soi. Rappelons que Socrate est réputé avoir fait sienne la formule inscrite sur le temple de Delphes : « connais-toi toi-même », ce qui signifiait, pour un athénien : « réfléchis sur ta condition, souviens-toi que tu n'es qu'un homme et non un dieu ». La connaissance philosophique, dans la perspective socratique, est essentiellement morale, même si Socrate s'intéressait aussi aux théories physiques et cosmologiques. Dans *Protagoras*, de Platon, par exemple, la double question qui est débattue est celle de savoir si la vertu est une science et si elle peut s'enseigner.

Cet appel à la prise de conscience *semble impliquer que la conscience n'est pas un fait brut, un donné, mais plutôt un état psychologique que l'on peut et doit conquérir* et qui peut progresser. Il faudra s'occuper de cette question, mais posons tout de suite l'hypothèse d'un tel progrès, dans certaines circonstances. Par exemple, si on admet un progrès dans les sciences, et notre tome I est parvenu à cette conclusion, il est clair que ce progrès rejaillit sur nos conceptions du monde : des illusions, manifestement, sont perdues, comme celle d'être au centre de l'univers (l'héliocentrisme). Dans « Une difficulté de la psychanalyse » ( in *Essais de psychanalyse appliquée*), Freud, rappelons-le, a recensé les trois plus grandes illusions que s'est faites, selon lui, l'humanité : l'illusion héliocentriste, dont on vient de parler, et qui fut détruite par Galilée, l'illusion idéaliste voulant établir un fossé entre l'homme et les animaux, détruite par Darwin, et, *last but not least*, l'illusion d'être conscient de tous ses désirs et de pouvoir les maîtriser par la volonté, qui serait détruite par Freud lui-même. Si cette dernière délivrance fait question et devra être examinée, les deux premières sont de l'ordre du certain : Darwin a au moins fortifié l'idée d'une origine animale de l'homme, même si la différence d'essence entre homme et animal doit encore être discutée.

Cette acuité nouvelle du regard qu'impose la science est aussi devenue une acuité philosophique : l'origine des croyances, en général, a fait l'objet d'examen critiques souvent très virulents. Les grands penseurs du XIX<sup>e</sup> et du début du XX<sup>e</sup> siècle (essentiellement Marx, Nietzsche et Freud<sup>34</sup>) ont été baptisés « philosophes du soupçon » par Paul Ricœur. On verra que le phénomène religieux a été disséqué impitoyablement par Feuerbach d'abord, puis par eux. Cela nous reconduit à cette modernité où Peter Sloterdijk voit le triomphe d'une « raison cynique ». *Nous serions devenus des êtres hyperconscients, incapables de la moindre croyance, flottant, « sans gravité »* (Melman), dans un monde marqué par l'« ère du vide » (Lipovetsky).

« Ce que vous dites est contradictoire : vous dites que la conscience a progressé et vous citez Freud qui écrit que nous sommes inconscients de nos désirs ! »

« Voilà une remarque superbe ! Tu démarres en trombe, bravo ! Mais, comme toujours, je vais tenter de répondre en précisant les choses. D'abord ce ne serait pas moi qui me contredirais, mais l'époque. C'est possible, mais il faut voir.

On pourrait, dans un premier temps, s'enchanter de voir, dans cette modernité, un magnifique paradoxe : plus je suis conscient, plus je suis conscient d'être inconscient ! La théorie de l'Inconscient prouverait la conscience. Et, en un sens, c'est vrai : prendre conscience du fait qu'on n'est pas conscient est le commencement de la lucidité. Bon, mais, si vous aviez relu votre cours au lieu de vous amuser, vous sauriez que l'admission du paradoxe, qui peut être très nocive existentiellement (voir le « *double bind* »), repose, selon Bertrand Russell, sur une confusion logique entre l'énoncé et le « méta-énoncé ». Revoyez cela et appliquons-le ici : *il est impossible de dire à la fois que je suis conscient et que je suis inconscient sous prétexte que je suis conscient de mon inconscience*. Attention, je dis bien : « conscient de mon inconscience », c'est-à-dire du fait que *je ne suis pas*

---

34. Qui ne se voulait pas philosophe mais qui l'était tout de même, nous verrons cela !

*conscient de mon inconscient*, et non « conscient de mon inconscient », ce qui signifierait exactement le contraire.

La conscience se situe ici au niveau « méta » et n'ajoute aucune lucidité à mon inconscience de principe. C'est la même discussion que pour le scepticisme (revoyez aussi cela). Plus simplement dit, si je pose que je suis radicalement et par état permanent, inconscient de mes pensées les plus profondes, prendre conscience de ce fait, c'est créer une distance par rapport à moi-même, me dédoubler et me juger, donc instaurer un niveau « méta ». *Cela ne rend pas mes pensées secrètes plus conscientes de savoir qu'elles ne le sont pas !* La grande question de l'inconscient sera donc *non pas de savoir si nous pouvons prendre conscience que cet inconscient existe* (cela, c'est indispensable, mais ce n'est que le début de l'affaire), mais *de savoir si nous pouvons prendre conscience de cet inconscient lui-même, de son contenu.*

Or, c'est sur ce terrain que se placent ceux qui parlent d'une société hyperconsciente ou cynique. Je ne veux pas trop en dire, mais on verra qu'un auteur comme René Girard constate que les mécanismes créateurs des religions primitives et de l'organisation des sociétés qui va avec sont devenus aujourd'hui presque conscients et que cela exaspère la tendance au désordre et à la violence. Alors oui, je conclus provisoirement que, même si l'inconscient continue d'exister, sous certains aspects essentiels, nous sommes beaucoup plus conscients que par le passé. Pour le meilleur ou pour le pire, cela reste à savoir, *et c'est notre question aujourd'hui.* »

Donc, il y aurait une progression du degré de conscience. Mais là, nous tombons sur une contradiction, une vraie celle-là, et non un paradoxe à dénoncer : *cette société si lucide se montre également d'un aveuglement étonnant.* Deux exemples suffiront : l'insouciance face à la dégradation dramatique de notre environnement, et le déni de la mort (voir, entre autres, Jean Ziegler, *Les vivants et la mort* et Louis-Vincent Thomas, *Mort et pouvoir*<sup>35</sup>). Les deux sont d'ailleurs liés, car c'est le refus de

---

35. Payot 2010.

considérer sa fin et le refuge dans la mégalomanie maniaque qui rejaillit sur la confiance aveugle en la puissance technique, supposée trouver les remèdes aux maux qu'elle engendre. L'époque produit donc une pensée incohérente, une pensée clivée : je suis conscient de mon impuissance, mais j'y pense d'autant moins, je vis dans deux mondes différents simultanément<sup>36</sup>.

En tout cas, nous ressentons le besoin de mieux définir cette conscience qui tantôt est présente et tantôt ne l'est pas. C'est-à-dire que nous ressentons le besoin de passer de l'histoire à la philosophie.

## **B. Construction de la problématique**

### **a) Conscience « morale » et conscience « psychologique »**

Le mot « conscience » vient du latin « *conscientia* ». Il a eu longtemps le sens d'un examen scrupuleux de soi sous l'angle moral. On parle encore, aujourd'hui, de « conscience morale » pour désigner l'intuition du « bien » et du « mal », à ne pas confondre avec le « bon » et le « mauvais ». Voyez-vous la différence ?

- « Ce qui est bon est bon pour moi, m'est utile, me fait du bien, ce qui est mauvais me nuit. Faire ce qui est mal me fait mal juger. Le bien et le mal sont des normes sociales. Quand je nuis aux autres, ils disent que j'agis mal ».

- « Bravo ! Remarque bien formulée et riche. Sauf qu'une fois de plus tu finis en me servant un préjugé d'époque. Car, pour le moment, avant d'y avoir réfléchi, je ne sais pas du tout si le « bien » et le « mal » se réduisent à des normes relatives à telle ou telle société. C'est possible mais ce n'est pas certain. Réservons l'examen synthétique de cette question à la dernière partie de l'année. »

---

36. Une telle analyse semble prouver en marchant l'exactitude de la théorie de l'inconscient, mais cela reste à voir.



Donc, la « conscience morale » serait le savoir de ce qui est (considéré comme) bien ou comme mal. C'est Descartes qui a utilisé le terme « conscience » dans le sens beaucoup plus large d'*un savoir de ses propres états mentaux*. On emploie l'expression : « conscience psychologique » pour bien marquer qu'on ne se cantonne pas au domaine de l'éthique. C'est cette deuxième acception que nous retiendrons essentiellement pour ce cours, car la conscience morale fera l'objet d'une interrogation spécifique (cours sur l'éthique). Mais nous prendrons en compte cette question de la conscience morale.

Pour préciser les rapports entre les deux significations, il faut commencer par mieux scruter l'étymologie. Le mot latin peut se décomposer en « *cum* » (« avec ») et « *scientia* » (« savoir »). « *Cum* » régit l'ablatif. On s'attendrait donc à quelque chose comme « avec savoir ». Or, si on ouvre le dictionnaire Gaffiot, on trouve au contraire : « savoir partagé », donc « savoir avec ». Le caractère partagé étant l'attribut essentiel du savoir, c'est une redondance. *La conscience n'est pas ce qui est accompagné par le savoir, c'est le savoir tout court.*

Cela permet de régler le problème des deux acceptions du terme « conscience », la « conscience morale » et la « conscience psychologique ». Certains posent, en effet, deux consciences d'essence différente et refusent tout lien entre elles. Cette position est intenable, car l'intuition du bien et du mal représente un état psychologique *et donc une forme de savoir*. Il faut donc dire que, si la conscience signifie un savoir général, cet ensemble contient la problématique morale comme une de ses parties. *La conscience morale est une forme particulière de la conscience psychologique.*

Maintenant, si c'est le savoir qui définit la conscience, encore faut-il comprendre ce qu'on entend par là.

### **b) Le problème de la définition de la pensée. La conscience « immédiate »**

Avoir conscience d'une idée, c'est donc, d'abord, l'apercevoir par l'esprit. Si je pense à un triangle, je le « vois » mentalement. Si on me demande : « à quoi penses-tu ? », je réponds : « à un

triangle ». Cette saisie immédiate de l'idée est ce qu'on appelle *penser*. Avec ce mot, est-ce que nous progressons ? Non, car il est aussi ambigu que le mot « savoir » ! Penser, pour M. Heidegger, c'est philosopher, laisser se déployer l'être, l'accueillir dans la méditation. Ce la n'a rien à voir avec le simple fait d'avoir dans l'esprit une idée ou une image mentale. Il va donc falloir faire très attention au sens des mots.

Cette ambiguïté de la notion de pensée se retrouve chez Descartes. Il commence, au chapitre IX de la première partie de ses *Principes de la philosophie*, par la simple saisie mentale d'une idée :

« Par le mot de penser, j'entends tout ce qui se fait en nous de telle sorte que nous l'apercevons immédiatement par nous-mêmes ; c'est pourquoi non seulement entendre, vouloir, imaginer, mais aussi sentir, est la même chose que penser ».

Il donne comme exemple le fait de marcher : affirmer que je marche peut être mis en doute (depuis notre lecture de la première *Méditation*, nous le savons bien !), mais si je parle seulement « de la connaissance qui est en moi, qui fait qu'il me semble que je marche » cette proposition n'est pas douteuse car elle ne concerne que ma pensée.

Le mot « immédiatement » montre bien qu'une telle « pensée » n'est pas une réflexion. Nous ne raisonnons pas, nous *pensons en sentant*.

- « Vous avez dit, avant les vacances<sup>37</sup>, que le savoir s'opposait à la croyance, car la croyance est souvent fausse tandis que le savoir est prouvé. Savoir, ce n'est donc pas simplement sentir. C'est le savant qui sait, pas n'importe qui ».

- « Oui, et c'est très bien de t'en souvenir. Mais il s'agissait, dans ce premier cours, de réfléchir sur l'opinion, l'illusion et la vérité. J'ai donc pris le savoir dans son acception la plus élaborée, telle qu'elle règne, par exemple, dans le champ des sciences. Maintenant, il faut se rendre compte que *le mot « savoir » a un*

---

37. Cf. tome I.

*sens plus général et se rapporte à des attitudes mentales antérieures à la science. Quand on a forgé le mot « conscience » en référence à la « scientia », c'est à cette idée vague du savoir qu'on s'est référé : savoir, c'est, ici, être conscient.*

On tourne en rond, mais on va tenter de s'en sortir. Quand vous rêvez, est-ce que vous ignorez les images mentales qui vous traversent l'esprit ?

- « Non, puisqu'on peut raconter son rêve une fois réveillé ».

- « Oui, bonne remarque. Donc, d'une certaine manière, *on connaît ces images mentales, on les « sait »*. Ici, la notion de savoir ne se réfère pas à une vérité objective, à des procédures de vérification, mais simplement à *l'existence subjective de l'idée*. Alors, évidemment, c'est bien ennuyeux qu'il y ait cette ambiguïté du mot, mais c'est ainsi. »

*On peut donc d'abord définir la conscience comme cette représentation mentale de la chose que nous percevons. C'en est en tout cas la forme première, élémentaire. Et c'est vrai que, même sous cette forme simple, ce n'est pas rien. Par exemple, nous savons désormais que, pendant une nuit, nous rêvons beaucoup plus que ce dont nous nous souvenons en fait de rêves (le rêve occupe environ 20/100 du sommeil, on y reviendra). Il y a donc peut-être des pensées que nous avons oubliées, que nous ne connaissons plus. Elles sont perdues pour nous, il est impossible de raconter ces rêves-là, mais, pendant le rêve, elles étaient conscientes. Le caractère conscient de nos pensées fait qu'elles sont nôtres, que nous pouvons en user selon nos choix : par exemple, taire le rêve ou le raconter.*

### **c) La conscience réfléchie**

Mais cette première définition de la conscience vous paraît-elle suffisante ?

- « Non, être conscient, c'est connaître les conséquences de nos actes ».

- « Oui, mais tu sembles dévier un peu vers le champ de l'éthique, alors que ce n'est qu'un exemple. Même la conscience psychologique peut être pensée de manière plus complexe. »

Il y a une deuxième définition de la conscience qui surgit. Ce serait non pas le savoir immédiat, un savoir plus élaboré sous plusieurs aspects.

### **1) Le savoir qui analyse son objet**

*Faire attention* est peut-être constitutif de la conscience. Quand on fait attention, en « se concentrant », on perçoit les détails qui échappaient à une première vision. Par exemple, il faut regarder longtemps un tableau : je sors d'une exposition sur L'Allemagne au Louvre, où j'ai pu voir plusieurs toiles d'un de mes peintres préférés, Caspar David Friedrich. On remarque que ses paysages sont traversés par une ligne d'horizon centrale qui fait que le ciel pèse sur la terre et que l'équilibre, instable, peut basculer au profit de l'un ou de l'autre. Terre et ciel sont séparés par une infime bande de blanc pur. Eh bien, tout cela, il est impossible de le « voir » sans faire attention. C'est-à-dire que « voir » devient « regarder », ce qui implique une action de l'esprit, se traduisant par un mouvement de l'œil. Pourquoi croyez-vous que je vous demande de vous concentrer en classe, sinon pour aiguïser votre conscience ? Vous comprenez pourquoi vous m'horripilez quand vous dessinez pendant les cours. Vous êtes des « arts plastiques » et, mes collègues m'ont toujours dit qu'il était inutile de vous faire la guerre à ce sujet, mais moi je n'admets pas cela.

- « Notre professeur d'art plastique nous a dit que, d'après une enquête, on mémorisait mieux si on dessinait ».

- « Eh bien, il n'a pas cherché assez ! C'est vrai qu'une telle étude existe et que les tenants de la médiocrité intellectuelle se sont précipités pour critiquer la prise de notes. Sauf qu'une autre étude montre qu'en prenant des notes, on gagne à peu près 20/100 en mémorisation, contre 6 ou 7 en dessinant. J'ai donc raison, et, si vous dessinez, vous sortirez ! Je justifie toujours les sanctions que je prends philosophiquement ! »

Reprenons : le premier caractère de cette nouvelle forme de conscience que nous cherchons à isoler est donc le fait *d'utiliser l'attention pour focaliser sur les détails et les distinguer finement*. La conscience n'est plus un savoir vague, mais *un savoir précis, analytique*.

## 2) *La conscience serait un savoir du savoir*

Mais venons-en au second caractère de ce second type de conscience :

- « Voyons, fais comme Lazare, lève-toi et marche un peu. Où est ton pied gauche ? »

- « Tantôt devant le pied droit, tantôt derrière, c'est évident ! »

- « Nous sommes là pour analyser les évidences. Donc, tu as conscience de la position de tes pieds, donc tu « connais » ta marche, tu en es conscient. Je propose de dire « je sais mon pied en avant ». Ce n'est pas très français mais c'est plus net. Mais maintenant, je pose une autre question : « Es-tu certain que ton pied est en avant ? »

- « Evidemment, je le sais bien ! »

- « Voilà, excellente expression : « je le sais *bien*, qu'il est en avant ». « Bien », ici, ne signifie pas un savoir de qualité : cela, c'est la dimension analytique de la conscience, vu en 1) Non, « bien » est un renforcement, comme si on disait : « je le sais grandement », *je suis certain de le savoir*. Et, d'autre part, dans : « je sais *que* mon pied est devant », le « *que* » signifie *que ce qui est su n'est pas seulement le pied, mais le fait que je l'ai mis en avant, mon action de marcher*. En bref, je « sais mon pied » veut dire que je le vois, et « je sais qu'il est en avant » veut dire : « Je sais ce savoir, je sais ce que je fais, je sais que pour marcher il faut savoir que son pied est devant ou derrière, et je sais que cette marche résulte de plusieurs consciences immédiates reliées entre elles : devant, derrière etc.

Le second type de conscience serait donc un « *savoir du savoir* », un *savoir au deuxième degré*. Le sujet connaît le monde et se connaît comme connaissant le monde. *Cela s'appelle la réflexion*. Comme l'indiquent les lois de la physique, il s'agirait d'un *retour du regard sur moi-même*, d'un phénomène de miroir.

## 3) *La conscience ne suppose-t-elle pas un sujet qu'elle caractérise ?*

D'où un troisième caractère de cette seconde forme de conscience : le retour de la pensée sur elle-même dans

l'expérience de la réflexion *implique et fait surgir une action de l'esprit*. Or précisons un point : J'ai eu une étudiante qui avait faim en cours et a sorti une pomme pour la déguster. Evidemment elle n'en a pas eu le temps, car manger et philosopher sont incompatibles et elle a donc mangé sa pomme en retenue, mais passons sur ce détail. Si je dis « mange la pomme », cela n'a aucun sens (si ce n'est pas un commandement). En effet, manger ne peut avoir lieu si personne ne mange ! Alors je vais corriger : mettons que je lui aie dit : « ça mange beaucoup aujourd'hui ». Cette formule vous agrée-t-elle ?

- « Elle est impolie ! Ne parlez pas de nous en disant « ça » ! »

- « Exact ! « ça le fait », « ça ne rigole pas », c'est au neutre, c'est impersonnel, cela désigne un mécanisme. Donc il faut que je dise : « Votre camarade mange sa pomme (en retenue !) ». Il y a donc deux niveaux : *toute action suppose un agent, et, deuxième niveau, cet agent est soit mécanique soit humain*.

Donc, si la conscience est une action et l'effet de cette action, *elle implique un sujet de cette action*. Ainsi surgit cette *opposition entre le sujet et l'objet*, primordiale en philosophie.

La notion de sujet fera l'objet d'un cours spécial, pour raisons de clarté, mais il fallait tout de suite l'indiquer.

Bilan de cette première analyse : la conscience dite « réflexive », si elle existe, est un acte de l'entendement, acte visant la connaissance précise de l'objet, le savoir du savoir immédiat, et le sujet qui sait et qui sait qu'il sait.

#### ***4) Entre conscience immédiate et conscience réfléchie, où situer l'essence de la conscience ?***

Reprenons donc la distinction classique entre « conscience immédiate » et « conscience réfléchie », puisque nous venons de la justifier. Mais s'agit-il de deux consciences différentes ? D'un point de vue scientifique on pourrait le dire, mais *d'un point de vue philosophique, nous devons absolument articuler les deux et nous demander quelle est la forme de conscience qui représente le mieux l'essence de la conscience*. Nous ne pouvons échapper à cette question et au choix qu'elle nous met en demeure d'effectuer.

Ce point est fondamental : la plupart des cours de philosophie parlent de la conscience comme d'une chose claire et univoque, le plus souvent parce qu'il font l'impasse sur la conscience immédiate, allant tout de suite au « savoir du savoir », ou bien ils présentent les deux types de conscience comme deux variétés de conscience, comme on parle de variétés de papillons, par exemple). L'être humain, dit-on alors (par exemple le manuel, au demeurant excellent, d'Armand Cuvillier), *dispose d'une conscience immédiate et d'une conscience réfléchie*. Il est content, il en a deux, c'est la stéréo ! A l'époque du home cinéma, il devrait en avoir quatre ou cinq, voire sept ! L'ironie est facile, mais nécessaire parce que c'est grave : ces gens ne font pas de philosophie ! Nous savons, depuis Socrate (transmis par Platon) que la philosophie cherche *l'essence* des choses, ce qui fait qu'elles sont ce qu'elles sont et pas autre chose, et qu'elle la cherche en mettant en question les différentes définitions de la chose, en les mettant en contradiction et en cherchant laquelle touche à l'essence.

Alors, faisons comme lui à propos de la conscience : *faut-il parler de conscience au plein sens du terme pour la conscience immédiate, ou bien doit-on dire que la conscience authentique ne commence qu'avec la réflexion ? Ce n'est qu'avec cette question que la réflexion philosophique commence* et il ne faut pas se presser de répondre. D'ailleurs, cette réponse ne sera sûrement pas facile à donner, car, pour le moment, les deux formes de la conscience sont très différentes, voire opposées : la première est une pensée simple, directe, centrée sur son objet, tandis que la seconde est une pensée complexe (soucieuse du détail et de l'explication), active (unissant, synthétisant les différentes consciences immédiates), double (un savoir du savoir), et se détournant de son objet pour revenir sur le sujet par (la réflexion).

#### **d) L'idée d'une conscience unifiante préréflexive**

Alors, ce serait peut-être une solution si nous découvrions une troisième forme de la conscience, qui aurait certains caractères de la seconde (elle serait unifiante et active) mais resterait plus spontanée et plus originelle que la réflexion. Une forme intermédiaire, en quelque sorte, d'où sortiraient, par

transformation, et la conscience immédiate et la réflexion. On verra qu'un courant philosophique, la phénoménologie, a tenté de s'engager dans cette voie, et on verra si elle a réussi.

### **C. Enjeux philosophiques de cette problématique : l'être conscient et le monde**

Voilà la problématique, dessinée dans le champ de la psychologie. Reste à la déployer dans celui, plus général, de la philosophie proprement dite. Car est-ce la même chose de sentir le monde, de s'abîmer dans la vision ou l'audition de quelque chose et de réfléchir sur les détails de sa perception, de prendre conscience de l'activité de son esprit etc. ? Vous sentez bien que non.

#### **a) Enjeu métaphysique**

La conscience immédiate m'immerge dans le monde des sensations. La conscience réflexive n'est-elle pas au contraire ce qui introduit une faille, une distance dans ma relation avec les choses ? Prendre conscience de sa conscience immédiate, n'est-ce pas commencer à la mettre en question, en douter ?

Mais, si c'est le cas, deux conceptions de l'essence de l'homme s'affrontent. *Une philosophie de la sensation fera fond sur cette union profonde avec les choses sensibles matérielles et verra en l'homme un être naturel, spontanément en accord avec son environnement et pas très différent de l'animal.* Introduire la notion de réflexion, dans ces conditions, ne nous fait-il pas basculer dans une conception du monde radicalement différente, qui verrait plutôt, chez l'être conscient, la capacité de dépasser l'univers des sensations pour aller jusqu'à penser le monde, ce qui suppose de s'en libérer, de prendre une distance par rapport à lui, c'est-à-dire de commencer, déjà, à le transformer ?

On voit seulement maintenant l'ampleur du questionnement et ses enjeux. Quand nous aborderons la question de l'inconscient, elle ne prendra valeur et intérêt qu'en tant que remise en question de cette conception de l'homme comme être pensant-conscient. Si la philosophie nous apparaît comme l'appel à « toujours plus » de conscience, elle ne pourra que considérer la théorie de



l'inconscient comme un redoutable défi à relever. Si, en revanche, on se contente de voir en l'homme un être sentant, vivant dans la sphère étroite de la conscience immédiate des sensations, l'idée d'une pensée inconsciente viendra plutôt conforter cette conception. C'est ainsi que *la philosophie donne tout son poids à la théorie psychanalytique en la pensant, c'est-à-dire en l'interrogeant sur son sens profond*, car sinon, réciter le catéchisme freudien n'a aucun intérêt.

### **b) Enjeu éthique**

Enfin l'enjeu de cette problématique est également axiologique, concernant le domaine des valeurs. Ce sera la première fois que nous nous heurterons à cette question si difficile. En effet, la conscience immédiate « sentante » nous fait éprouver diverses sensations, dont celle du plaisir, et, comme l'idée de bonheur est plus ou moins liée à celle de plaisir (je dis cela très naïvement puisque le cours sur le bonheur n'a pas encore eu lieu), le couple conscience/inconscience est articulé avec le couple bonheur/malheur. La sensation, quand elle est plaisante, dilate notre psyché, nous fait entrer dans une fusion béate avec le monde. Spontanément, nous nommons cela le bonheur. *Mais alors, la conscience réflexive, qui en est le contraire, n'introduit-elle pas, avec la négation, la souffrance et le malheur ?* La réflexion m'arracherait-elle à ma jouissance animale du monde pour m'imposer un douloureux exil ? Toute conscience serait-elle anticipation tragique de la mort ? Faudrait-il alors, comme Nietzsche à la fin de son itinéraire, dans les fragments contemporain de *L'Antéchrist* et d'*Ecce Homo*, dénoncer la conscience comme le vampire qui suce la vie et prôner l'oubli de sa condition ?

Mais, en posant cette question, ne réduisons-nous pas le système de valeurs de l'être conscient à la distinction animale entre le plaisir et la souffrance ? *Ne pourrait-on pas penser que, justement, la distance négatrice qu'introduit la conscience réflexive entre le monde et nous permet de nous élever à la conception d'autres valeurs ?* L'être conscient qu'est l'homme n'est-il pas celui qui introduit dans le monde des idées celle de *devoir-être* et de *devoir* tout court ? Et, si la conscience nous fait

penser le devoir, ne fonde-t-elle pas, en un retour bien conforme à son essence, un devoir d'être toujours plus conscient ? Au risque du malheur ? Qui le sait ? En tout cas, nous, pas encore ! Et voyez comment une question en apparence précise et située nous met tout de suite devant les interrogations essentielles. En philosophie, tout se tient.

FIN DE L'EXTRAIT

# TABLE DES MATIÈRES DE LA VERSION COMPLÈTE

<b>COPYRIGHTS.....</b>	<b>2</b>
<b>AVANT-PROPOS.....</b>	<b>3</b>
<b>Présentation de l'ouvrage.....</b>	<b>3</b>
<b>Un mot sur l'auteur.....</b>	<b>3</b>
<b>Pourquoi publier ce tome ?.....</b>	<b>12</b>
<b>Le contenu du présent livre.....</b>	<b>15</b>
<b>Un mot sur la philosophie.....</b>	<b>16</b>
<b>Un billet d'humeur de novembre 2015 .....</b>	<b>24</b>
1) La faillite de l'Ecole, encore.....	24
2) Communiquer ou penser, il faut choisir.....	31
3) L'ennemi, c'est le manque de raison, qui n'est jamais loin de la déraison.....	32
<b>LE COURS.....</b>	<b>36</b>
<b>Chapitre I : la conscience.....</b>	<b>36</b>
Introduction.....	37
A. Approche historique.....	37
B. Construction de la problématique.....	40
a) Conscience « morale » et conscience « psycholo- gique ».....	40
b) Le problème de la définition de la pensée. La conscience « immédiate ».....	41
c) La conscience réfléchie.....	43
1) Le savoir qui analyse son objet.....	44

2) La conscience serait un savoir du savoir.....	45
3) La conscience ne suppose-t-elle pas un sujet qu'elle caractérise ?.....	45
4) Entre conscience immédiate et conscience réfléchie, où situer l'essence de la conscience ?.....	46
d) L'idée d'une conscience unifiante préreflexive.....	47
C. Enjeux philosophiques de cette problématique : l'être conscient et le monde.....	48
a) Enjeu métaphysique.....	48
b) Enjeu éthique.....	49
I. La conscience élémentaire, immédiate et spontanée, ou l'enregistrement passif du donné sensible.....	50
A. Le monde se donne à moi par les cinq sens.....	50
a) Comment comprenons-nous la sensation ?.....	51
b) Le vécu de la sensation.....	52
1) Simplicité et unicité de la sensation.....	52
2) La sensation se donne au présent.....	53
c) Peut-on rendre compte de la conscience percevante à partir de l'idée de conscience immédiate sentante ? Nominalisme et Empirisme.....	57
1) L'approche sensualiste.....	58
2) L'empirisme de David Hume.....	60
3) Conclusion.....	60
d) Note brève sur la conscience morale et la sensation.....	60
1) La pitié qui rabaisse et la compassion qui partage.....	61
2) La compassion est-elle la source de toutes les valeurs morales ? Une lecture de Rousseau.....	64
B. Philosophie de la conscience sentante : la fusion euphorique avec le monde.....	65
a) Un embryon de sujet se fondant dans le souffle du monde.....	66

b) Conscience et bonheur (1).....	67
1) La conscience simple élémentaire sentante est-elle au service du plaisir ?.....	68
Transition.....	72
II. La pensée consciente est une synthèse unifiant la diversité des sensations, un savoir du savoir et une réflexion.....	74
A. Attention et réflexion : l'approche idéaliste .....	74
a) Nouvelle analyse de la perception.....	75
1) L'idée d'une organisation du perçu.....	75
2) Descartes et le morceau de cire.....	76
3) La perception est une « inspection de l'esprit »....	78
4) Bilan de l'analyse : le « jugement naturel ».....	79
b) Caractère abstrait de la sensation : les limites du sensualisme et de l'empirisme.....	81
B. Fondement philosophique de la conscience vue comme opération de synthèse .....	83
a) L'idéalisme « transcendantal » de Kant.....	83
1) L'empirisme nous réveille de notre « sommeil dogmatique ».....	84
2) Insuffisance de l'empirisme.....	85
A quelles conditions de droit les sciences sont-elles possibles ? Telle est la question.....	85
3) L'idéalisme transcendantal : « toute connaissance commence avec l'expérience, mais n'en dérive pas » .....	86
4) L'a priori.....	87
5) La synthèse et le « moi transcendantal » selon Kant .....	88
6) L'unité n'advient que par un sujet : l'« aperception transcendantale du moi ».....	92
b) La synthèse du passé et de l'avenir dans le présent ou le vécu conscient primordial .....	93

1) Description du champ de conscience comme durée continue.....	93
2) La conscience est mémoire (1) : le souvenir est une opération du sujet conscient et non le retour d'une sensation passée .....	96
3) La conscience est mémoire (2) : cette mémoire est rétention du passé dans le présent et non visée du passé comme passé.....	99
4) La conscience est l'anticipation de l'avenir.....	100
5) La conscience est le nœud entre les trois moments du temps, passé, présent et avenir.....	101
6) Conclusion : la conscience est le caractère d'une pensée unifiante, synthétisante.....	102
C. Philosophie de la réflexion : la conscience ou la transcendance du sujet.....	102
a) La question du néant.....	103
1) Peut-on ramasser un trou ?.....	104
2) Le néant vient au réel par la conscience.....	105
3) La seule chose qui soit un néant est la conscience .....	106
b) La conscience est un mouvement de négation-dépassement du monde donné.....	110
1) Les Formes intellectuelles du dépassement. L'imagination ou l'essence de la conscience.....	110
2) La négation-dépassement pratique : l'activité transformatrice, signe du sujet conscient .....	114
Conclusion.....	117
III. Conscience et bonheur (2) : La sagesse philosophique et la conscience .....	117
A. Evaluer la conscience sous l'angle du bonheur et du malheur : l'approche utilitariste.....	118
a) Quelques pistes pour définir le bonheur.....	119

b) La conscience : un problème pour la vie ?.....	120
c) La conscience réflexive au service de la conscience sentante.....	122
1) Se concentrer sur la sensation.....	123
2) Analyser la sensation par la conscience réflexive pour approfondir la saisie du senti.....	124
d) La vie authentique de la conscience exclut pourtant de se soumettre ainsi à la sensation présente.....	126
1) Jouir du présent exige, plutôt que l'acuité d'une conscience vigilante, l'annulation de cette conscience par l'ivresse.....	126
2) Brève apologie de l'ivresse.....	128
3) L'ivresse n'est que le repos provisoire de l'être conscient et ne peut constituer son but.....	133
4) Conclusion sur l'ivresse et la jouissance du présent .....	137
B. Etre conscient peut-il être un devoir ?.....	138
a) Le critère d'évaluation est-il l'idée de bonheur ? .	138
b) L'idée d'un devoir de conscience.....	139
1) L'ontologie fondatrice du devoir de conscience.	140
2) Le fondement ontologique mis en question.....	142
<b>Chapitre II : l'inconscient.....</b>	<b>142</b>
Introduction.....	142
A. Approche historique de la question.....	142
B. Construction de la problématique.....	146
a) Bilan-transition : la conscience est notre essence et devenir toujours plus conscient doit être notre but....	146
b) L'inconscient existe-t-il ?.....	147
1) Il y a des lacunes dans le courant de conscience.	147
2) Distinguer entre l'inconscience et l'inconscient..	148
3) L'inconscient corporel.....	149

4) L'inconscient psychique.....	151
c) La question de l'essence de l'inconscient.....	151
1) L'inconscient superficiel ou provisoire.....	151
2) L'inconscient profond et constant : introduction de l'idée de refoulement.....	153
C. Problématisation philosophique du concept d'Inconscient.....	156
a) Quelle est l'altérité de l'inconscient ?.....	156
b) L'inconscient est-il la vérité ?.....	156
c) L'inconscient est-il le lieu de l'existence du sujet ou au contraire sa négation ?.....	157
d) L'inconscient, s'il est un fait, est-il pour autant une valeur ?.....	158
I. L'Inconscient théorisé avant Freud et en dehors de Freud : le « préconscient » ou le « subconscient » .....	158
A. Mise en évidence de l'existence d'un inconscient psychique en général.....	158
a) La conscience n'est pas un donné inné, elle émerge dans l'histoire du vivant et nous la partageons partiellement avec les animaux.....	159
b) La pensée consciente est supportée par un corps matériel .....	160
c) La conscience de soi n'est pas un donné originel, mais suppose la vie avec les autres.....	162
d) Fragilité de la conscience et possibilité de l'inconscience.....	163
1) L'esprit paraît d'abord être constamment conscient .....	163
2) Et pourtant, il y a bel et bien, des lacunes dans le cours de la pensée consciente.....	165
B. Première approche de l'essence de l'inconscient psychique : l'inconscient familier.....	166



a) L'inconscient familial (1) : les souvenirs disponibles	166
1) Inconscient-habitude et situations extrêmes.....	167
2) La mémoire-habitude : un inconscient qui « double » le conscient.....	169
3) Conclusion : la fonction de l'oubli.....	172
b) L'inconscient familial (2) : les pensées et perceptions « subliminales ».....	172
1) Des pensées trop subtiles pour devenir conscientes	173
2) Etude des perceptions subliminales.....	177
3) D'abord l'inconscient, ensuite la conscience : nouvelle interprétation de la perception.....	178
c) Conclusion : statut philosophique de l'inconscient familial.....	180
C) Deuxième approche de l'inconscient psychique : l'inconscient méconnu.....	180
a) Présentation rapide de Freud.....	183
Repères biographiques.....	183
b) La théorie freudienne de l'inconscient (1) : les étapes de sa découverte et de sa formulation.....	193
1) Les faits de la vie dite « normale » qui imposent l'hypothèse d'un inconscient psychique .....	194
2) Un pont entre le normal et le pathologique : le rêve .....	216
3) La maladie psychique et le désir inconscient.....	270
b) La théorie freudienne de l'inconscient (2) : La métapsychologie ou la théorie générale.....	298
1) Le contexte scientifique : la mise en question des pseudo évidences de la conscience.....	299
2) L'inconscient, force ou sens ?.....	302
c) Evaluation de la théorie freudienne.....	322

1) La théorie de l'inconscient ne serait-elle qu'un symptôme de la névrose de Freud ?.....	324
2) Examen épistémologique de la théorie freudienne (1) : L'inconscient est-il une hypothèse nécessaire ? .....	335
3) Examen épistémologique de la théorie freudienne (2) : l'inconscient considéré comme un fait ?.....	362
4) Examen épistémologique de la théorie freudienne (3) : mise en question des modèles d'interprétation à partir d'un exemple, la théorie du symbole.....	368
5) Examen épistémologique de la théorie freudienne (4) : bilan provisoire.....	380
<b>Chapitre III : Une Dialectique de la conscience et de l'inconscient ?.....</b>	<b>382</b>
Introduction.....	382
I. La passion pour l'inconscient.....	383
A. La célébration de l'inconscient : le surréalisme.....	383
B. L'usage psychotique de l'inconscient ou l'impasse du surréalisme.....	385
a) Un inconscient réduit à l'énergie non liée.....	386
b) Trouver le hasard plutôt que le désir dans l'inconscient.....	386
c) Le surréel ou l'articulation dialectique entre le réel et l'imaginaire qui pulvérise le « principe de réalité ».....	389
C. L'inconscient est-il toute notre vérité ?.....	391
II. L'idée d'une conscience élargie capable d'annexer l'inconscient freudien.....	391
A. Le principe directeur de la phénoménologie.....	392
a) L'apparaître n'est-il que l'apparence cachant le réel ? .....	392
b) Husserl : le phénomène est la chose même.....	393
B. La perception ou l'être au monde originel .....	394

a) Rappel de la théorie sensualiste et empiriste.....	394
b) Rappel de la théorie intellectualiste de Descartes..	395
c) La phénoménologie en position de synthèse.....	395
1) A l'appui : la psychologie de la forme.....	395
2) De la psychologie de la forme à la phénoménologie de la perception.....	401
La conscience « non positionnelle » ou « non thétique » : les horizons.....	402
C. La conception phénoménologique de la conscience.	406
a) La conscience est un être au monde.....	406
b) La construction du perçu.....	407
1) Le cadre individuel de la perception.....	407
2) Les cadres sociaux.....	408
a) La perception fonde, par son intentionnalité propre, la réalité du monde perçu.....	409
1) Husserl : le doute méthodique hyperbolique métaphysique de Descartes est impossible.....	409
2) La différence entre l'intentionnalité qui caractérise l'imagination et celle qui caractérise la perception est le fondement de la croyance justifiée à la réalité du monde.....	410
b) Le sujet et l'objet : une première approche.....	413
c) La conscience (de) soi.....	414
d) Conclusion sur la perception.....	415
D. La conscience préreflexive et les émotions : une contre- épreuve.....	416
a) L'approche matérialiste positiviste contre l'approche idéaliste.....	416
b) La théorie phénoménologique des émotions.....	418
1) Celle qui pleurerait chez Janet.....	418

2) Le renard et les raisins : émotion et mauvaise foi .....	419
3) Celui qui s'évanouit devant un fauve en liberté ..	420
4) La peur et l'épouvante : une approche phénoménologique.....	422
E. Conclusion : un champ de conscience élargi jusqu'à intégrer l'inconscient ?.....	424
a) Les trois consciences.....	424
b) L'idée d'une conscience duplice.....	425
c) La psychanalyse existentielle de Jean-Paul Sartre.	426
1) Le projet fondamental remplaçant l'inconscient.	427
2) C'était déjà chez Adler !.....	427
III. Maintenir le fossé entre l'inconscient et la conscience et cerner la juste place de l'Inconscient.....	428
A. La conscience non thétique est plutôt du côté de l'inconscience que de la conscience.....	429
B. La maladie psychique reste la preuve de l'Inconscient .....	430
C. en revenir à une approche objective des faits en général et de la perception en particulier.....	432
D. La place de l'inconscient. L'interaction entre conscient et inconscient.....	434
a) De l'inconscient vers la conscience.....	435
1) L'inconscient produit des effets conscients .....	435
2) L'inconscient devient conscient.....	435
b) De la conscience vers l'inconscient.....	436
1) La conscience du fait de l'inconscient.....	436
2) La prise de conscience du contenu de l'inconscient .....	436
E. Un dernier mot sur le bonheur .....	437
<b>PRATIQUE : Dissertations et commentaires.....</b>	<b>438</b>

<b>Méthodologie de la dissertation.....</b>	<b>438</b>
I. Apologie de la dissertation.....	438
II. Nécessité d'une conception philosophique de la dissertation philosophique.....	439
III. Comment concevoir, construire et rédiger une dissertation philosophique.....	443
Choix du sujet.....	443
Conception du plan.....	444
Thèse, antithèse, synthèse ?.....	446
Elaborer la synthèse.....	446
La conclusion.....	448
Technique de l'introduction.....	448
Introduire et citer le sujet.....	448
« Analyse de l'énoncé : présupposés et sous-entendus ..... »	448
Les présupposés.....	449
Les sous-entendus.....	450
Esquisse de l'analyse des concepts.....	450
Définition de la problématique et annonce du plan. .	450
Allure générale du développement.....	451
Ne jamais rien affirmer au début du devoir.....	451
Une argumentation qui doit progresser.....	452
Résumé : le viatique.....	454
Aspects formels du devoir (style, présentation etc.).....	454
On ne s'exprime pas au début comme à la fin, puisqu'on va de la naïveté au savoir.....	454
Le style du devoir en général.....	455
<b>Exemples rédigés.....</b>	<b>457</b>
« Est-ce la perception ou l'imagination qui me révèle ce qu'est la conscience ? ».....	457

Introduction.....	457
I. La perception révèle l'essence de la conscience.....	458
Transition.....	459
II. C'est l'imagination qui nous révèle ce qu'est la conscience.....	459
III. Synthèse : l'articulation entre perception et imagination.....	461
Conclusion.....	462
Peut-on dire que la mémoire est conscience et que la conscience est mémoire ?.....	463
Introduction.....	463
I. La conscience est dans le présent, elle n'a pas besoin de la mémoire.....	465
II. La mémoire est une forme de conscience.....	466
III. La mémoire, rétention du passé dans le présent, est la condition de la conscience.....	467
IV. s'il existe une mémoire qui n'est pas conscience, alors la conscience est mémoire mais n'est pas toute la mémoire.....	468
Conclusion.....	469
La conscience me rapproche-t-elle du monde ? .....	470
Introduction.....	470
I. La conscience me lie au monde.....	471
Transition.....	472
II. La conscience ne me soumet pas au monde.....	473
III. Synthèse : l'instauration d'un monde à l'image de la conscience .....	477
Conclusion.....	478
Chez l'homme seul, la conscience est liberté .....	478
Introduction.....	478

I. La conscience sentante nous fait vivre la liberté naturelle, ou spontanéité.....	480
Transition.....	481
II. La réflexion, chez l'homme seul, est liberté.....	481
Transition.....	483
III. La conscience, illusion aliénante ?.....	483
IV. L'ultime question : la prise de conscience ou la lucidité dangereuse?.....	484
Conclusion.....	486
Le bonheur est-il lié à la conscience ou à l'inconscience ?	487
Introduction.....	487
I. Quels sont les rapports de la conscience et du bien-être ? .....	488
Transition.....	491
II. La conscience fait, au contraire, notre malheur.....	491
III. Synthèse : dépasser l'aporie.....	492
Conclusion.....	495
En quoi peut-on dire qu'un être conscient est autre chose qu'un simple vivant ? .....	495
Introduction.....	495
I. La conscience s'enracine dans la vie.....	496
Transition.....	498
II. Un être conscient est autre chose qu'un simple vivant .....	498
Synthèse et conclusion.....	499
La conscience de soi est-elle un fait ou un idéal ? .....	500
Introduction.....	500
I. La conscience de soi considérée comme un fait.....	501
Transition.....	502

II. La conscience est à peine un fait, ou est un fait insignifiant.....	503
Transition.....	503
III. La prise de conscience reste possible et représente un idéal.....	503
Conclusion.....	504
<b>Méthodologie du commentaire.....</b>	<b>505</b>
I. Quelques remarques générales.....	505
II. Instructions officielles : le grand n’importe quoi.....	505
III. La méthode philosophiquement justifiée.....	506
Préparation du commentaire.....	507
Construction du devoir (1) : l’introduction.....	507
Le thème et la thèse.....	507
Annonce d’une discussion.....	508
Le résumé du texte.....	510
Principe général.....	510
Faire ressortir l’articulation logique en indiquant le plan de l’extrait .....	511
Expliciter les opérations logiques effectuées par l’auteur.....	511
Construction du devoir (2) : le commentaire.....	512
Séparer commentaire et discussion.....	512
Qu’est-ce que commenter un texte ?.....	513
Expliciter le sens des mots.....	513
Expliquer la pensée de l’auteur et lui donner de la consistance.....	514
Construction du devoir (3) : la discussion.....	515
<b>Exemples rédigés.....</b>	<b>515</b>
Alain : « Dans le sommeil, je suis tout ».....	515
Introduction.....	516



Commentaire.....	517
Evaluation.....	522
Merleau-Ponty : les deux conceptions de l’homme.....	523
Introduction.....	524
Commentaire.....	525
Evaluation.....	530
Sartre : l’émotion est une transformation du monde par la conscience .....	531
Introduction.....	531
Commentaire.....	532
Evaluation.....	534
Sartre : l’imagination révèle ce qu’est la conscience.....	536
Introduction.....	537
Commentaire.....	538
Evaluation.....	542
<b>APPENDICE : Commentaire de la troisième des cinq leçons sur la psychanalyse de Sigmund Freud.....</b>	<b>545</b>
<b>Plan de la leçon.....</b>	<b>545</b>
I. Préliminaire. Méthode psychanalytique et conception de la psyché.....	545
II. Illustration : analyse des rêves et des « actes manqués » .....	546
III. Bilan et conclusion.....	547
<b>Commentaire.....</b>	<b>547</b>
I. Préliminaire. Méthode psychanalytique et conception de la psyché.....	548
S1 : Vers la théorie de l’inconscient.....	548
S 2 : Le mot d’esprit.....	548
S 3 : non commentée, voir cours.....	548
S 4 : Le rêve, Introduction .....	548

Discussion.....	551
S 5 : Rêve, vie normale, folie.....	551
S 6 : Valeur de l'étude du rêve .....	554
S 7 : Rejet du mysticisme. La question du rêve prémonitoire.....	556
S 8 : La base expérimentale, le rêve d'enfants .....	557
S 9 : Rêve et conflit psychique.....	560
Rêve manifeste et pensées latentes.....	561
Rêve et symptôme.....	562
Censure, refoulement, résistance, « moi ».....	562
Début de l'élaboration d'une théorie de l'inconscient .....	564
Le « subconscient » cela n'a rien à voir !.....	564
Le préconscient.....	564
L'inconscient.....	565
Discussion.....	565
S 10 : La méthode d'interprétation.....	566
Ignorer l'ordre d'ensemble du rêve : analyser.....	567
Le principe du déterminisme psychique.....	567
L'induction : tout rêve contient un désir.....	568
S 11 : Le travail du rêve.....	568
S 12 : L'enfance dans le rêve.....	570
Discussion.....	574
S 13 : Le symbolisme.....	575
S 14 : Le rêve d'angoisse ou cauchemar.....	576
Discussion.....	577
S 15 : Le troisième groupe de faits : les « actes manqués » .....	578